

Écrits mariverains



2012



VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

**Culture,
Communications et
Condition féminine**

Québec 

L'illustration de la page couverture est une œuvre

De Guylène Couette

Fenêtre sur le passé présent

Choisie par Prix du public lors de l'exposition collective

Perception X, en 2011

ISBN-978-2-9809683-3-4

Juin 2012

TABLES DES MATIÈRES

Une page de vie	4
Un cri dans la nuit	6
Effacer sa cage	8
L'amour sur Internet est-il possible?.....	9
Le meilleur pour la fin	14
Le vieil album.....	16
L'homme aux couteaux.....	17
24 juin 1962, C'était hier, ou presque.....	21
Aradia	25
La naissance du hockey	32
Un twit sur le toit	33
Es-tu sage?	35
MÉNAGE DE CAVE !	36
Attentat à la cité d'Ustale.....	40
La première fois que l'on.....	43
m'a mise à la porte	43
L'imagination!	44

UNE PAGE DE VIE

Cette journée-là, le printemps faisait danser le soleil. Ses rayons ardents faisaient sourire mon cœur. L'érablière entaillée regorgeait d'eau d'érable. Cette eau miraculeuse qui se transforme en un sirop succulent.

J'adore ces journées qui font naître l'espoir et redonnent un regain de vie.

Pour souligner l'avènement du temps des sucres, j'eus l'idée d'inviter mon frère aîné. Je frémissais de bonheur à l'idée de lui faire plaisir. Je courus vers l'épicerie pour aller chercher quelques victuailles pour l'après-midi et lui préparer cette surprise.

À la hâte, j'entrai dans la maison. Le regard horrifié de ma mère me fit peur. Que devrais-je comprendre? Quelle fatalité! Mon frère n'était plus. Son cœur surchargé de chagrin avait cessé son tempo... Pour un instant, j'ai cru m'envoler avec lui. Aspergée par ma mère d'eau froide, je repris mon souffle. Mais quelle douleur! Ce que je croyais une merveilleuse surprise s'avérait une souffrance indescriptible.

Les jours qui suivirent ne furent qu'une page à peine tournée... on ne tourne pas la page sur un être aimé comme on tourne la page d'un livre. Elle est plus lourde à supporter et amène d'immenses souvenirs difficiles à oublier. J'éprouvais une grande tendresse envers mon frère. Sa simplicité, son sourire et son rire particulier ne sont que quelques traits de sa personnalité. Son humour taquin que seul lui pouvait utiliser si bien. Oui, c'était bien lui, mon frère!

Par un étrange hasard, quelques temps plus tard, je découvris, dans une fenêtre en réparation, une petite carte de visite où l'on pouvait se procurer des chiots Huskies. Mon cœur fit un bond! Mais oui, un chien me suis-je dit, et Dave l'aimerait!

Dave est un jeune homme attachant et empli de qualités du cœur; il est le fils de mon frère, parti trop tôt. Mais par de circonstances difficiles, il devint mon fils de cœur, comme je l'appelais dans le silence de mon être. Lui, aussi déchiré que moi par ce départ prématuré.

Je lui confiai mon secret, celui de lui procurer un chien! À son tour de bondir de joie, mais il ne voulait pas être déçu. Je le rassurai...

Et un vendredi, tôt le matin, nous partions tous les deux, vers Saint-Martin de Beauce, chercher ce petit chiot. Nous étions l'un près de l'autre, partageant ce même gros chagrin de la perte d'un être cher : lui, pour son père et moi, pour mon frère. On se confiait que cet homme nous avait laissé un héritage d'amusants moments. Nous avons tellement ri! Ces rires, je les garde en moi comme la plus belle mélodie.

Nous sommes arrivés à bon port, les chiens hurlaient, c'était magnifique. Je revois les yeux de mon fils et je sentais une si grande tendresse qu'elle me faisait pleurer à l'intérieur. Le propriétaire nous montra le petit chiot. Dieu qu'il était mignon! Encore une fois, le visage de mon fils souriant est serti dans ma mémoire. Savoir que je pouvais doucement soulager ce chagrin si lourd me réconfortait à un plus haut point.

J'ai payé la note et nous sommes repartis tous les deux, mais plutôt tous les trois.

Ce moment restera gravé à jamais. Le petit chiot de trois mois sur mes genoux. *Copie* a été le nom choisi par mon fils. C'était une petite chienne Huskie. Nous sommes revenus la larme à l'œil, tous les deux. La douleur était si forte, mais cette petite boule de poil qui nous accompagnait allégeait nos cœurs. *Copie* est devenue la fidèle amie de mon fils jusqu'à son départ de la maison. Et maintenant, c'est moi qui me promène fièrement avec *Copie*.

Il ne faut pas dire qu'un chien c'est un chien et rien de plus. Il y a un tas de choses à découvrir sur ces petites bêtes à quatre pattes. Leur tendresse, leur appartenance à leur maître et leur protection ne sont que quelques qualités qu'on peut leur attribuer.

Pour mon fils et moi, ce furent des moments magiques! Et lui et moi savons comment *Copie*, notre amie a fait toute la différence dans cette tragédie. Cette chère *Copie* a maintenant presque dix ans. Ses yeux sont affligés d'un léger problème mais elle est encore importante pour moi. Au fil du temps, j'ai constaté qu'elle n'aime pas la chicane et, lorsque les voix s'élèvent, elle s'enfuit dans le sous-sol à l'abri. Elle devine si on est heureux ou malheureux par le ton de notre voix. Mon animal de compagnie déteste m'entendre pleurer et se met gentiment à hurler! Il sait vraiment beaucoup de choses.

Copie donne sa tendresse sans condition même si elle revendique un peu son indépendance. Mon amie adore les balades en auto et peut attendre des heures pendant que je fais mes emplettes. Sa patience est sans limites.

Excusez-moi, un chien c'est un chien, dites-vous. Pas pour moi, pas pour mon fils..., car ce petit chiot devenu grand a vraiment fait toute la différence dans nos vies!

Ce texte, je désire l'offrir à mon frère qui, trop tôt, prit ses ailes pour devenir un ange.

Le temps peut passer, cher frère Henriot. Pour moi, tu n'es jamais parti, tu es tout près, si près...

YOLANDE ST-HILAIRE

UN CRI DANS LA NUIT

Au secours!

Venez à mon aide, je ne comprends plus ce qui se passe dans ma vie, tout s'écroule autour de moi.

Cette vieillesse qui m'a été imposée me révolte. Je suis un homme de 87 ans, marié et père de famille de dix enfants. La perte de mon garçon en deux-mille-neuf, suite à un suicide, a été pour moi la pire tragédie dans ma vie. Une partie de moi est morte avec lui.

Cloué dans cette chaise roulante, qui se veut un prolongement de mon corps, j'y passe la plus grande partie de la journée. Mes jambes ne répondent plus à ma demande, elles refusent de me porter. Je déteste cette maudite dépendance, qui me force à demander de l'aide pour répondre à tous mes besoins physiques; que ce soit pour me lever, me nourrir ou faire ma toilette.

L'ennui fait partie intégrante de mon quotidien. Par contre, mon épouse et mes enfants viennent me visiter toutes les semaines. Ma capacité de communiquer avec eux s'estompe peu à peu, car je me suis emmuré dans un silence de tous les jours. Les mots ne sortent plus de ma bouche avec autant de facilité et je dois faire un effort de tous les instants pour conserver cette parole si précieuse. Ma mémoire conserve son infaillibilité et les souvenirs du passé demeurent profondément ancrés en moi.

J'ai dû me séparer de mon Amour, après 63 ans de vie commune, mon état de santé se détériorant suite à un AVC. Sa capacité de me venir en aide diminuait de jour en jour. Puisque cette charge devenait trop lourde sur ses épaules, la seule solution qui se présentait à moi demeurerait mon départ pour le CHSLD. Cette décision fût la plus pénible à prendre de ma vie. Mon amour comme ta présence me manque.

Le temps passe si lentement ici, je sens que ma vie n'a plus de but et je me questionne à propos de mon existence sur cette terre. Mes enfants peuvent très bien se passer de moi, ayant leur propre famille, certains sont même grands-parents. Je trouve qu'ils ne viennent pas me voir assez souvent. Même si je comprends très bien leurs obligations, ce n'est pas très facile pour moi d'accepter ce retrait de la vie.

Mes petits-enfants me manquent énormément, depuis que nous avons quitté notre maison pour venir habiter dans une résidence privée, on les voit de façon sporadique.

Ma vie ressemble à un voyageur qui attend devant une gare, assis sur un banc froid et inconfortable. Murs gris et vermoulus par toute cette humidité, qui me glace les os, cet endroit triste et lugubre reflète mon état d'âme. Le temps est maussade et semble s'être arrêté.

J'attends que le train s'arrête devant moi pour ce dernier voyage. Mes parents, ainsi que mes six frères et mes trois sœurs m'y attendent. Je me sens comme un orphelin sur cette terre, car toute la famille m'a quitté. Je me demande souvent quand mon tour viendra et pourquoi cela tarde tant à venir. Ce voyage m'attire et en même temps me fait peur. J'ai hâte de connaître ce lieu de quiétude et de paix éternelles.

Malheureusement, le train file à toute vitesse et passe devant moi sans s'arrêter. De toute façon, il me serait impossible d'amorcer un mouvement pour monter à bord. Mes jambes ne pouvant plus me porter, alors comment pourrais-je escalader ces marches, qui me semblent être une véritable montagne.

Je repense souvent à mon fils, qui a décidé de prendre ce train d'où l'on ne revient pas. Pourquoi choisir cette destination, il savait pertinemment, que personne ne pourrait l'empêcher de monter à bord et de changer de trajet. Son itinéraire était tracé d'avance et il acceptait tout ce que cela impliquait. Pourquoi n'a-t-il pas attendu la prochaine station pour demander de l'aide afin de descendre de ce train en toute sécurité? Comment ce geste irréparable s'est-il produit? Pourquoi personne n'était à la gare pour l'attendre? Toutes mes questions restent sans réponse.

Pourtant, j'ai toujours été près de lui pour aplanir les difficultés qui se dressaient sur son passage, tout a été fait pour le protéger des écueils, que pouvais-je faire de plus? L'aurais-je trop surprotégé en lui permettant de toujours s'appuyer sur ses parents pour lui aider à poursuivre son chemin?

Suite à cet évènement, plusieurs wagons ont déraillé se détachant de la locomotive. Je n'ai plus la force de les tirer et d'essayer de les raccrocher. Je sais que cela va prendre du temps avant de se remettre sur les rails. La vieille locomotive que je suis sera mise au rancart bien avant que cela se produise.

Tous les wagons ne pourront reprendre la route comme avant puisque certains ont subi des dommages irréparables. Mais la plupart pourront reprendre le voyage, le temps rendra possible ce nouveau départ et le trajet se fera probablement avec de nouveaux wagons. Même si la vieille locomotive n'est plus là pour les tirer, ils pourront reprendre la route. Cela se fera en deux sections. L'important est que le train poursuive son chemin peu importe sa destination.

Il me reste assez de confiance en la vie pour croire que tout va se placer au bon endroit et au bon moment et que chaque wagon trouvera sa voie.

Tout le monde à bord, j'entends le TCHOU! TCHOU! du train qui arrive.

BRIGITTE PARÉ

EFFACER SA CAGE



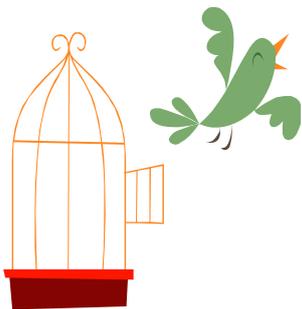
Je vois des gens, sains de corps, pour qui la vie semble se révéler un lourd fardeau. Ils nous énumèrent dans les moindres détails la liste d'une multitude d'épreuves et de maux longuement endurés; une litanie sans fin... Le déversement ne se termine jamais.

Je vois des gens, sains d'esprit, affronter sans la moindre lamentation une vie qui, à première vue, nous apparaîtrait sans aucun sens. Le sourire aux lèvres, ils disent merci, remplis de gratitude d'être simplement là...

Songeuse, je me demande si chacun de nous, pour être heureux, tout comme Prévert, nous ne devrions pas tout simplement *"peindre d'abord une cage avec une porte ouverte"* afin de prendre conscience que nous avons toujours le choix, ensuite *"fermer doucement la porte avec le pinceau puis effacer un à un tous les barreaux"* et ainsi prendre notre vie en main, refuser ce qui nous semblait un destin tout tracé pour s'approprier notre pouvoir.

L'individu le plus chanceux de la terre a eu aussi son lot d'épreuves... Après tout, la clé du bonheur n'est-elle pas simplement une question d'attitude ? Merci Monsieur Prévert, votre poésie, en plus de nous divertir, nous appelle à créer notre propre vie.

RENÉE GUAY



L'AMOUR SUR INTERNET EST-IL POSSIBLE?

Depuis ma tendre enfance, je rêvais d'un amour rempli de gentillesse et de chaleur. Pour Noël, j'avais reçu en cadeau d'un collègue un ordinateur pour que mes enfants puissent rédiger leurs travaux d'école. J'étais seule et je n'avais pas beaucoup de moyens financiers pour leur faire plaisir. Un collègue au travail changea son ordinateur et me demanda si celui-ci pourrait m'intéresser; quand je lui ai dit que mes enfants en seraient très heureux, il me dit : « Je te le donne. »

- Bien non Charles tu ne peux pas me donner ça.

- Oui, je te le donne, je sais comment tu travailles pour tes enfants pour leur donner du bonheur et de la sécurité. Tu es un modèle pour moi.

- Je te remercie pour ces belles paroles.

- Tu as vécu un si grand malheur.

- Tu es très gentil et je l'accepte pour mes enfants.

Nous avons emménagé dans une petite pièce toute mignonne, un bureau avec une huche de couleur pâle qui se mariait bien avec les murs de couleur bleue. Mes trois enfants ont un caractère qui ressemble beaucoup au mien; ils sont attentionnés et fidèles à ceux qu'ils aiment.

Un soir ma fille me dit : « Je vais te montrer comment aller faire du clavardage sur un site pour ton âge. »

- Ben voyons je suis trop gênée! De faire ça, je ne saurai pas quoi dire.

- Tu vas voir, maman! Essaie avant de dire que tu n'aimeras pas ça.

Alors je m'installai à côté de ma fille sur une chaise pliante et regardai ce que je devais faire pour me rendre sur ce site. J'avais un petit calepin dans lequel je prenais des notes. Ce soir-là, je ne suis pas allée clavarder, un malaise m'empêchait de le faire, une espèce de gêne devant ma fille.

La semaine terminée, ma fille se rendit chez une amie, je me préparai un café, je me mis en pyjamas et décidai d'essayer d'aller voir sur le site des 35 ans et plus, en pensant aux sortes de phénomènes qui pouvaient aller là-dessus. J'entendais souvent des gens dire que c'était dangereux d'aller sur Internet, mais je me suis décidée parce que, dans ma vie, je m'ennuie tellement. « Je n'ai rien à perdre », me dis-je.

Bon, je me sentais comme un pilote d'avion qui regarde son tableau de bord. J'étais prête. Je mis mon moteur en marche, mon cœur battait à tout rompre, la nervosité s'empara de moi.

Je venais de faire mon entrée sur le site. J'ai été surprise par le nombre de personnes qui étaient là-dessus. Les pseudonymes que les gens se donnent sur ces sites sont parfois rigolos. Je devais me trouver un nom. Lequel pourrais-je prendre ? Une idée me vint, quand j'étais petite, mes tantes m'appelaient marmotte parce que je suis fouineuse.

J'étais sur le site depuis plus d'une heure et je n'avais rien écrit. Je ne savais pas quoi dire et je ne m'impliquais pas dans les discussions. Je fermai l'ordinateur, pas mal déçue de ma première

expérience. Le dimanche matin suivant, le temps était maussade et je n'avais pas vraiment le goût de faire du ménage, mais j'aime que mon appartement soit propre alors je me donnai un coup de pied et commençai mon époussetage. Mon regard croisa le clavier et tout à coup une envie d'aller sur le site me tenailla, une petite pause, « je mérite ça », me dis-je.

En me connectant, je vis dans le coin quelqu'un qui voulait me parler en privé.

- Bonjour, vous êtes nouvelle?

- Comme on peut dire.

- D'où venez-vous?

- Je viens de Baie-St-Paul.

- Moi, je viens de Québec

- Bon, je dois quitter ça cogne à la porte.

Ceci était un mensonge. Je trouvais ça tellement plate la façon avec laquelle cette personne était venue me parler. Je m'attendais à quelque chose de plus, une explosion de fantaisie. Une semaine passa avant que j'y retourne et je décidai de me rendre sur le même site.

- Salut toi, as-tu passé une belle semaine? « Revient-il me parler? Ma réaction a été de me dire, mais voyons passe-t'il sa vie sur ce site? »

- Très bien merci, comment as-tu su que ça faisait une semaine que je n'étais pas venue?

- Je suis en train de travailler sur un projet et j'étais ouvert sur le site et je venais à l'occasion voir si tu y étais.

- Moi????

- Ben oui, toi, je trouve ton nom drôle et tu me donnais le goût de te parler un peu, comme si quelque chose m'attirait vers toi.

- Oui, je sais ce sont mes tantes qui m'appelaient ainsi quand j'étais jeune.

- Pourquoi?

- Elles me trouvaient fouineuse, et toi, pourquoi *mousquetaire*?

- En référence à ma vie avec mes deux filles, nous sommes les trois mousquetaires. Que fais-tu dans la vie, marmotte?

- Je travaille dans le domaine de la finance.

- Et toi?

- Moi, je suis entrepreneur en construction.

- As-tu des enfants?

- Oui, j'en ai trois, deux filles et un garçon, et toi?

- Moi, j'ai deux filles.

- Moi, elles sont dans la préadolescence; tu sais, quand tout est de notre faute, même la façon dont on respire les énerve.

- Tu es comique, la marmotte.
- Moi, elles sont trop jeunes encore, elles ont juste sept ans et neuf ans, je les élève seul, je suis veuf depuis deux ans, j'ai perdu ma femme dans un accident.
- Oh non. C'est tellement triste, où est-ce arrivé?
- À Sainte-Anne-de-Beaupré, une personne l'a frappée, il n'avait pas ses phares allumés et il a foncé directement dans la porte et elle n'a eu aucune chance.
- Quelle date est-ce arrivé?
- Le 22 avril pourquoi?
- Je ne peux pas croire, je suis mal à l'aise. Je pense que c'est mon ex qui l'a frappée. Est-ce arrivé tard le soir? Est-ce un gars en état d'ébriété qui l'a tuée.

J'espérais qu'il me réponde dans la négative.

- Ben voyons, me dit-il, et je sentais dans sa voix qu'il était sous le choc. Il était 23 h 30 quand l'accident a eu lieu, ma femme est morte sur le coup.
- Je sais, oui, et mon ex était saoul au volant. Il n'a jamais accepté cette fatalité et il s'est enlevé la vie six mois après l'accident; il a fait une grosse dépression, mais je ne pense pas que ceci t'intéresse.
- Quelle coïncidence de se retrouver sur ce site, j'en reviens pas, je vais quitter si ça ne te dérange pas. Je suis anéanti.
- Je comprends et je suis tellement désolée.
- Ne sois pas triste, rien de ceci n'est de ta faute, à une prochaine fois.
- Bye, lui dis-je, j'étais tellement triste pour lui et je ne le connaissais même pas.

Après plusieurs tentatives de ma part, je me connectais sur le site juste pour voir s'il était là, sans succès. Près de deux semaines s'étaient écoulées lorsque je le vis se connecter, son nom venait d'apparaître (mousquetaire).

- Salut, mousquetaire.
- Salut, marmotte, comment vas-tu? Es-tu remise de tes émotions?
- Je t'avoue que c'était une méchante coïncidence, mettons.
- Je ne peux pas dire le contraire, j'aurais quelque chose à te suggérer, si nous ne parlions plus de ceci, je veux passer à autre chose, des larmes j'en ai tellement versées.
- Je suis d'accord avec toi, moi aussi je suis tannée d'en entendre parler, j'ai recommencé à rire et surtout à ne plus me sentir coupable de ce que mon ex a fait.

Chaque jour nous avons rendez-vous vers 23 heures, des fois au téléphone, des fois sur Internet. Nous échangeons sur plein de petites choses de la vie, le travail, les enfants et voilà près de six mois plus tard il m'annonça :

- Salut, ma belle marmotte.
- Comment peux-tu dire ça, tu ne m'as jamais vue.

- Justement que dirais-tu si nous nous envoyons une photo par courriel.
- Je suis d'accord, mais tu seras peut-être déçu. Je ne me considère pas si belle, aux cheveux noirs, les yeux noisette et légèrement grassette.
- Moi, il me manque quelques cheveux, yeux bleus et juste un petit bedon lollllllllllllll.
- OK on s'envoie ça et on se reparle demain.

Après que nous ayons échangé nos adresses courriels, je me préparai à imprimer sa photo. Lorsque l'imprimante s'est mise en marche, je voyais le visage apparaître petit à petit et lorsque j'ai vu ses yeux, j'ai compris que j'avais des sentiments pour lui. Comment ceci pouvait se produire? Je suis tout à coup tombée nerveuse et surtout surprise de tomber en amour avec un écran. Comment allait-il me trouver physiquement? J'étais nerveuse de retourner sur le site. À ma grande joie il était là.

- Allo ma belle marmotte et là je t'ai vue, et je peux le dire, tu es très belle, tu es comme je t'avais imaginée et tu dois sentir la lavande.
- Toi aussi, tu es très beau et tes yeux wow!
- Après t'avoir vue, j'aimerais entendre ta voix est-ce que je pourrais t'appeler?
- Avec plaisir, voici mon numéro le 555-2205.

J'entendis la sonnerie du téléphone et nerveusement je répondis : « allo mon mousquetaire. »

- Allo, je t'avoue que je suis un peu nerveux. C'est la première fois que je parle à une personne que je n'ai jamais vue, mais pour qui j'ai des sentiments.
- Moi aussi!! Tu as une très belle voix, lui dis-je nerveusement.
- Toi aussi, je voulais te dire de vive voix que tu es très belle, tu es le genre de personne qui me plaît et ce que je vais te dire pourra te sembler drôle, mais je t'ai aimée bien avant de te voir. Ce que j'ai vu en premier est ton âme. Je t'aime ma marmotte. Puis-je avoir ton vrai prénom?
- Je m'appelle Laurence, et moi aussi j'ai des sentiments pour toi et je le sais depuis que mon regard a croisé le tien sur cette photo, quel est ton nom?
- Je m'appelle Simon.
- Enchantée, Simon, lui dis-je avec le sourire sur les lèvres, ce que j'étais heureuse!
- Laurence, est-ce que ça pourrait être possible de se voir. Nous avons tellement échangé sur nos familles. Je connais tout de toi et si je ne me trompe pas nous avons, je crois, des sentiments l'un pour l'autre.
- À quel endroit veux-tu que l'on se voit?
- Que dirais-tu de se rencontrer sur le quai à Baie St-Paul.
- Tu viendrais jusqu'ici? Tu es mignon Simon.
- Pour toi, je suis prêt à faire bien des choses ma belle, tu es importante pour moi et j'ai tellement hâte de te voir.
- J'aimerais que nous ayons un code lorsque nous allons nous voir, si je te plais, je veux que tu ouvres tes bras et j'irai dans tes bras, sinon on restera bons amis. Qu'en dis-tu?

- Je suis nerveux mais j'accepte, alors on se dit le 22 mai à 13 heures.
- Je serai là dans deux jours, alors à samedi Laurence « Je t'aime ».
- Moi aussi, je t'aime.

Lorsque je suis arrivée sur le quai, le soleil brillait et pas seulement dans mon cœur. Simon était déjà là, je suis sortie de l'auto et nos regards se sont croisés et lorsque j'ai vu ses bras s'ouvrir, j'ai su que ma vie venait de changer et que l'amour était au rendez-vous. Un malheur nous était commun, mais une nouvelle vie nous était offerte. Je courus dans ses bras et notre baiser venait de boucler la boucle.

Après trois ans de vie commune avec notre grande famille reconstituée, Simon me demandait en mariage et c'est avec une immense joie que nous avons célébré nos 25 ans de mariage et j'aime me rappeler que nous nous sommes aimés sur Internet.

FRANCE BÉDARD

LE MEILLEUR POUR LA FIN

Chaque individu a des habitudes et des tics qui le caractérisent. On sait tous que Napoléon Bonaparte avait coutume de glisser sa main droite dans son gilet, un fait qui a été immortalisé par ses portraits officiels. Plus près de nous, on se souvient que Wayne Gretsky, qui avait commencé jeune à coincer dans son pantalon le côté droit de son maillot trop grand, conserva cette manie jusqu'à sa retraite. Également, pendant ses années de gloire comme joueur, Patrick Roy avait l'habitude de parler aux poteaux de ses buts, ce qui ne semble pourtant pas avoir nui à ses performances.

Dans cette même ligne de pensées, il y a chez moi un trait de comportement qui me caractérise. Dans la plupart des gestes que je pose, puisque je dois me rendre jusqu'au bout, je commence d'abord par ce qui est moins intéressant ou le plus difficile et je garde le meilleur pour la fin. Par exemple, depuis que je conduis, je stationne toujours ma voiture à reculons, comportement qui a été renforcé par les cours de conduite préventive que j'ai suivis lors de ma carrière à TELUS. Quand je mange de la tarte ou une pizza, après y avoir goûté en entamant légèrement la pointe, je m'attaque à la croûte et savoure ensuite le reste jusqu'à ce que mon assiette redevienne immaculée. C'est probablement à cause de cette habitude que je déteste les T-bones et que je ne prends pas particulièrement plaisir à déguster un poulet lorsqu'il n'est pas désossé. Quand je tonds la pelouse dans la cour arrière de ma résidence, je fais d'abord le tour des nombreux arbres, des plates-bandes, des installations fixes et, lorsque tous les obstacles ont été dégagés, je termine ma besogne avec une facilité qui s'accroît graduellement au rythme de mes enjambées. Ceci est peut-être une déformation conséquente à mon goût pour le dessin, car souvent, en tondant ma pelouse, je me revois, élève du primaire, en train de colorier une image. Avec un crayon de couleur, je traçais d'abord méticuleusement le contour de l'objet, puis ensuite, je coloriais l'intérieur sans craindre de dépasser les lignes.

Mais si le fait de toujours garder le meilleur pour la fin m'a la plupart du temps rendu la vie très agréable, cette façon de faire m'a parfois joué des tours. Je me rappelle encore un certain soir de septembre 1977, en plein Festival d'automne à Rimouski, alors que mon épouse et moi terminions un excellent souper à l'Hôtel St-Louis en compagnie de quelques couples d'amis de Pointe-au-Père. On venait de nous servir le dessert, un excellent « sundae » de crème glacée au caramel, surmontée d'une cerise écarlate, le tout légèrement parsemé de graines d'amandes. Les nombreux apéros au Caribou et le vin d'accompagnement aidant, je voyais l'arrivée de ce dessert comme une véritable apothéose, une visite au Mont Saint-Michel couronnant un voyage en Normandie.

Comme j'aime beaucoup les cerises, je voulais retarder le plus longtemps possible le moment sublime où je pourrais savourer l'objet de convoitise qui me faisait saliver. Je prenais donc plaisir à déguster mon « sundae » en plongeant délicatement dans la crème glacée ma cuillère qui longea l'intérieur de l'immense coupe, laissant au centre un monticule blanc sur lequel trônait le petit fruit charnu qui ne perdait rien pour attendre. En goûtant la crème glacée froide, parsemée de poussière d'amandes à saveur de caramel fondant, je discernais un goût de cerisette qui enflammait mon palais. La prochaine bouchée serait la bonne; je sentais déjà le rond petit fruit sucré rouler dans ma bouche pendant que ma langue le libérait de toute trace d'amandes et de caramel, puis, d'un coup sec, après l'avoir saisi avec mes canines, j'y croquerais à belles dents; doucement, ma bouche se

sentirait envahie par le jus éclaboussant de ce fruit aphrodisiaque qui enivrerait bientôt l'intérieur de mon tube digestif.

C'est à ce moment que survint un événement que personne n'aurait pu prévoir, si ce n'est qu'un esprit malicieux ayant les mêmes goûts que moi. Alors que je détournais momentanément l'attention vers mon voisin de gauche, qui venait de faire une blague bien prisée par son entourage, je sentis une ombre peser sur moi : Micheline, ma voisine d'en face, avait allongé le bras et d'un rapide coup de cuillère, elle fit disparaître dans sa bouche, la cerise que je m'apprêtais à déguster. Une performance digne du chat Garfield, qui d'un geste prompt et sournois, attrape avec sa patte un poisson, à l'insu d'un pêcheur ébahi.

Je crois que je n'ai jamais été aussi contrarié de toute ma vie. Je me sentais comme Charlie Brown qui vient pour une dixième fois de rater son botter du ballon, comme un golfeur qui fend l'air à son coup de départ, alors qu'il voyait déjà sa balle aller très loin pour épater la galerie. Je n'aurais jamais pu imaginer que dans un restaurant réputé pour sa classe, une personne distinguée aurait osé piquer dans l'assiette de son voisin. Constatant la mine souriante de la coupable, j'avais les nerfs à vif. J'aurais voulu sauter sur elle, l'enjoignant de me remettre ma cerise. Se doutait-elle de l'énorme sacrifice, de l'amère déception, du coit interrompu qu'elle venait de m'imposer? Pas le moindre du monde, j'en suis sûr.

Seule mon épouse, qui connaissait mon penchant pour ce fruit sucré, pouvait imaginer mon désarroi et me démontrer un peu de compassion. Mais je n'osais même pas me retourner vers elle de crainte de rendre cette dernière mal à l'aise : la connaissant elle faisait sûrement des efforts pour s'empêcher de rire en se mordant les joues le temps que ma rage s'estompe. Ayant dissimulé mes poings serrés sous la table, j'ai gardé ces émotions à l'intérieur de moi, ne laissant presque rien transparaître, sauf le ton écarlate de mon visage qui pouvait facilement se confondre avec les effets du vin.

Cette fois-là, mon habitude de garder le meilleur pour la fin ne fut pas la plus heureuse, car n'ayant pu déguster de cerise, je suis resté sur ma faim.

JEAN-MARC LABBÉ
GROUPE D'ÉCRITURE LES PLUSMOTS

LE VIEIL ALBUM

Le vieil album est là sur la table. Je l'ouvre, hésitant, craignant une horde de souvenirs pêle-mêle telle une meute de chiens qui se précipiterait sur moi. Des tas de souvenirs à ressusciter. Des photos sont étalées, mon regard plane au-dessus d'elles, je devine ce qu'elles représentent sans plus. Dois-je m'y attarder et pénétrer dans un univers déjà passé? Je ne peux résister plus longtemps, et je plonge dans tout ce qui ne reviendra pas.

Tiens, voilà cette photo ancienne en noir et blanc, jaunie, au fini glacé et aux rebords ourlés. Petite photo entourée d'un contour blanc, oui, le temps a fait son œuvre, mais il a laissé des souvenirs figés par la caméra. En plus, il y a tout ce qui lui échappe, les odeurs, les bruits ambiants, les goûts suscités. Je regarde avec attention la personne photographiée. Quel moment agréable! Je me nourris et me laisse imprégner par tout ce qu'elle suscite en moi. Des souvenirs, à la façon d'un feu d'artifice, éclatent dans ma mémoire. C'est plus qu'un personnage qui est revenu au présent, c'est une multitude de faits, d'odeurs, de voix qui m'étaient si chers et qui arrivent au galop un peu désordonnés. Une pluie de sens! Je revis les balades en voiture, les cheveux emmêlés, les chansons hurlées en roulant trop vite, le vent glissant sur mon visage, les sourires d'amis disparus. Les photos évoquent mes escapades, les toiles d'araignée au visage, la sève de pin qui gomme les doigts, mes aventures de gamin dans des forêts qui devenaient des jungles amazoniennes, mes batailles épiques contre mes voisins, et ma petite voisine qui avait reçu de ma part, après bien des hésitations, un petit baiser effarouché qui m'avait fait rougir.

Puis d'autres images, celles de ma grand-mère dans une pose de circonstance, avec un regard du dimanche, mais qui fait surgir des tas de réminiscences. J'entends sa voix qui se fraie un chemin à travers les lilas. Le froufrou de sa jupe longue balayant le plancher de bois franc aux interstices multiples et mystérieux est bien présent. Je l'écoute, assis sur elle, fredonner sa comptine : *menton dodu, joue jouflue... content, content*, et, dans un geste affectif, me pinçant les joues.

Je tiens une autre photo, avec mes vêtements du dimanche; c'est bien moi avec mes yeux sondant l'avenir, *que serai-je dans vingt ans* me disais-je à l'époque. Me reviennent les odeurs de cannelle et de clous de girofle que ma mère sortait de la dépense, sorte de garde-manger, pour concocter une recette. Près de la fenêtre ouverte montaient des odeurs de la campagne, dont celles des pommes nouvellement cueillies.

À l'évocation de ce passé me revient l'insouciance d'une jeunesse qui observait le temps comme on contemple l'éternité; elles allaient durer toute une vie ces folles années.

Mes pensées alors se perdent dans des ailleurs comme lorsque l'on contemple la toile d'un artiste. On est dans un état d'apesanteur, là où le présent est devenu le passé inexorable. Je me passe la main au visage de bas en haut pour m'assurer que je ne suis pas égaré dans un rêve. Bien non, le temps a suspendu son vol, rempli de petits plaisirs volés au passé que je laisse couler en moi.

MICHEL JACQUES

L'HOMME AUX COUTEAUX

Nick Anderson était un jeune homme préadolescent un peu rebelle. Depuis l'âge de trois ans, il vivait à l'orphelinat. Peu après son arrivée, un autre garçon, Carl Denton, âgé de cinq ans, entra aussi à l'orphelinat. Aujourd'hui, tous deux âgés respectivement de onze et treize ans, sont les meilleurs amis du monde et font les quatre cents coups dès que les surveillants ont le dos tourné.

Ce soir-là, huit jeunes garçons de l'orphelinat avaient soif d'aventure. Ils sortirent par derrière malgré la pluie battante et grimpèrent la colline au travers des buissons et des arbres qui séparaient l'orphelinat de la luxueuse maison de Troy Jenkins. Monsieur Jenkins était un jeune homme dans la vingtaine, riche, qui vivait seul. Il avait une sale réputation. Tout le quartier savait qu'il avait déjà fait de la prison. Certains l'appelaient « le médecin fou » ou « l'affreux » mais son surnom le plus connu était « l'homme aux couteaux », principalement parce que Jenkins avait une collection de couteaux en tout genre dans sa demeure.

Les garçons de l'orphelinat, une fois rendus près de la véranda arrière, chuchotèrent et étouffèrent leurs ricanements lorsqu'ils arrachèrent les fleurs du parterre de Troy Jenkins. Ce dernier surgit de la maison en rugissant et en agitant un couteau dans une main et une épée dans l'autre.

Les enfants prirent leurs jambes à leur cou en hurlant de terreur. Troy, toujours aussi furibond, descendit les trois marches de sa galerie arrière en lançant le couteau. Il siffla haut au-dessus de la tête des enfants. Jenkins enchaîna avec l'épée mais trébucha, ce qui faussa la trajectoire de l'arme.

Parmi tous les cris, les piétinements et le crépitement de la pluie, le hurlement de douleur de Nick passa inaperçu.

Les enfants entrèrent en courant dans la cour de l'orphelinat et reprirent leur souffle avant d'entrer. C'est à ce moment qu'ils s'aperçurent de l'absence de Nick. Bien que voulant l'aider, aucun d'entre eux ne souhaitaient y retourner. Avant même d'avoir pu prendre une décision, leur surveillant sortit, furieux que ses pensionnaires soient à l'extérieur à une heure aussi tardive.

Pour sa part, Nick se retrouva étendu à plat ventre sur le sol détrempé, une douleur fulgurante dans le haut du bras droit. La nuit était d'un noir d'encre, la pluie tombait toujours et le silence était total. Nick ne pouvait pas bouger son bras et encore moins se lever. Blessé, terrifié, il sanglotait, sûr et certain que jamais personne ne viendrait à son secours.

Troy Jenkins regarda ces petits vauriens s'enfuir en courant. Bien fait pour eux! Bande de sales gosses! Son si beau jardin de fleurs! Se calmant peu à peu, son bon sens reprit le dessus. Soudain, Jenkins éclata de rire. Quelle bonne frousse ces enfants devaient avoir eus!

Son rire s'arrêta net quand Troy vit un corps dans l'herbe. Désormais inquiet, l'homme aux couteaux s'approcha doucement, s'imaginant déjà le pire. Il avait tué l'un des enfants! Le juge le remettrait en prison! Bien que le type avec qui il se bagarrait était mort par accident, ceci n'en était pas un. C'est donc avec une grande crainte que Jenkins s'approcha du corps.

Nick entendit s'approcher et étouffa ses pleurs. L'homme aux couteaux pouvait-il l'achever? Après un rire pareil...

Jenkins lui toucha l'épaule et Nick sursauta, puis gémit. L'homme se penchait au-dessus de lui et Nick aurait souhaité fuir le plus loin possible. À la place, il attendit la suite avec la plus grande appréhension.

Troy poussa un soupir de soulagement. Le garçon était vivant. Il le sentait bouger sous lui. Mais le problème restait entier. Son épée était fichée dans le haut du bras du gamin. En fait, elle avait traversé le bras de part en part pour aller se fichier dans le sol. S'il la retirait, toute la terre et la boue se collerait au bras du petit. Jenkins n'avait peut-être pas entièrement terminé ses études de médecine, mais il était loin d'être idiot. Prenant rapidement une décision, Troy se pencha à l'oreille du gamin :

- Ça va aller. Tu n'as rien de grave. Comment t'appelles-tu?

- N...Nick, m...monsieur, répondit le garçon en refoulant ses larmes.

Jenkins le sentait trembler sous lui. Probablement le choc de sa blessure autant que de la terreur.

Nick ne s'était jamais senti aussi mal de toute sa vie. Le garçon tremblait et avait de la difficulté à se concentrer sur ce que l'homme disait, tellement il était convaincu de mourir sur place.

À cause de cela, Nick n'entendit pas immédiatement la suite.

- Nick? Tu m'entends? Mon garçon? Nick? Nick?

- Ou...Oui? répondit-il d'une voix des plus hésitante.

- Nick, mon garçon, écoute-moi attentivement. Je vais passer ma main sous ton bras blessé. Je vais te demander de le lever doucement. Je vais faire suivre l'épée. Tu vas t'asseoir. Je vais nettoyer le bout de l'épée puis je vais la retirer de ton bras.

- Vous... vous allez m'aider?

- Oui. Soulève tout doucement ton bras et assis-toi.

Encore trop sous le choc pour aligner deux pensées cohérentes de suite dans son cerveau, Nick obéit sans poser de questions. C'était douloureux mais supportable. La suite, par contre, le fit hurler de douleur. Sans avertissement, après avoir nettoyé le bout de l'arme, Jenkins la retira brusquement, ce qui fit voir des étoiles à Nick.

Lorsqu'il reprit connaissance, monsieur Jenkins était en train de lui bander le bras en serrant vraiment très fort. Trop fort. Nick gémit. L'homme le regarda un instant avant de lui parler.

- Enfin réveillé. Je suis désolé, je sais que c'est très serré mais c'est nécessaire. Tu vas avoir besoin de points de suture. Probablement trois de chaque côté du bras. Allez, viens!

Troy releva le garçon et l'obligea à entrer chez lui. Il le laissa à l'entrée arrière et revint bientôt avec des serviettes sèches. Jenkins pressa le garçon d'enlever le reste de ses nippes détrempées. Ce dernier, encore trop terrorisé pour protester, obéit.

En se déshabillant, Nick se rendit compte qu'il était déjà torse nu.

- J'ai utilisé ton chandail pour te faire un bandage. Il était fichu, de toute façon.

Nick acquiesça de la tête et termina d'enlever ses vêtements. Son hôte l'enveloppa dans deux serviettes, le fit étendre dans un fauteuil rembourré dans le salon et le couvrit d'une couverture supplémentaire en le priant d'attendre un instant.

À l'orphelinat, après énormément de protestations et des explications plutôt confuses, le surveillant, Ethan, comprit que les garçons étaient allés embêter le voisin et que ce dernier, fidèle à sa réputation, leur avait fait peur en lançant des armes blanches. De plus, pour une raison inconnue, le jeune Nick Anderson n'était pas revenu. Mais de là à imaginer le pire!

Pile à ce moment, un hurlement de douleur se fit entendre. Les garçons paniquèrent, pensant que leur ami Anderson se faisait égorger. Ethan, pour en avoir le cœur net, sortit et alla chez le voisin.

Dès qu'il vit les buissons, le regard du surveillant se fixa au couteau planté dans l'arbre. Puis il vit le reste : les traces de pas, l'épée, le chandail déchiré et plein de sang... Réellement inquiet maintenant, Ethan se précipita vers la porte arrière de Jenkins. Les garçons, plus rapides que lui, étaient déjà dans la maison quand il en franchit le seuil. Le jeune Carl Denton l'accueillit paniqué :

- //l'a tué! Nick est mort! Là! Dans le fauteuil du salon!

Ethan passa la tête par la porte du salon et le vit : Nick était étendu dans le fauteuil, un bandage lui serrant le bras, mou et les yeux fermés. Ses amis l'entouraient, n'osant pas approcher.

-Vous vous amusez bien, les garçons?, gronda une voix derrière eux, les faisant tous sursauter.

Se tournant vers Nick, Troy ajouta :

- C'est l'épuisement, il dort.

Jenkins s'approcha alors du fauteuil puis sortit une panoplie de choses de ses poches : une bouteille d'eau, deux flacons de pilules, des ciseaux, du fil et une aiguille. Il sortit une pilule de chaque flacon tout en parlant doucement au blessé pour le réveiller, ou plutôt pour le sortir de sa torpeur.

- Nick, je veux que tu avales cela, dit Troy en montrant les pilules. La première va t'aider à bien dormir et la deuxième va enlever la douleur. Avale-les.

Nick, docile, obéit. Ce qui « réveilla » les autres. Ethan demanda :

- Qu'est-ce que vous faites? Et c'est quoi ces pilules?

- Un somnifère et un antidouleur, répondit Jenkins. Quant à ce que je vais faire, c'est simple : je vais lui faire des points de suture.

- Il a besoin d'un médecin! protesta Ethan.

- Ça tombe bien, j'en suis un! répliqua l'autre. Aidez-moi au lieu de protester. Je vais avoir besoin d'un coup de main!

Ethan s'avança et Troy lui tendit une lampe qu'il sortit de ses poches.

- Éclairez-lui le bras!

Jenkins défit le bandage et demanda à Carl d'appuyer fermement sur la plaie arrière tandis qu'il s'occupait de celle à l'avant du bras. Durant la courte opération, Ethan demanda des explications sur ce qui venait de se passer.

- C'est très simple, répondit Jenkins. Cette bande de vauriens, derrière nous, a saccagé mes fleurs, ce qui m'a fait perdre patience. J'étais furieux alors j'ai lancé le couteau et l'épée que je tenais à la main. J'ai trébuché et l'épée s'est fichée dans son bras. Et maintenant, je répare cette lamentable erreur.

- Une épée! Une erreur! Vous vous fichez de moi! Je sais bien que les garçons ne sont pas des saints mais de là à leur lancer des épées! Et puis, qu'est-ce que vous faisiez avec cette épée?

- Je m'entraînais. J'ai une pièce dédiée entièrement à l'entraînement qui est remplie d'armes blanches en tout genre. J'ai même deux sabres recourbés dans ma collection, ajouta-t-il fièrement.

Le silence se fit. Bientôt, Troy enduit un onguent sorti de sa poche sur les points de sutures puis banda le tout.

- Merci, Monsieur. Si ça ne vous fait rien, j'aimerais que Nick reste ici quelques jours, histoire de veiller sur lui. Et j'aimerais bien que vos garçons turbulents refassent entièrement mon parterre.

- Entendu, accepta Ethan par-dessus les protestations des jeunes. Je veillerai personnellement à ce que tout le monde soit présent. Et pour cette histoire d'épée...

- C'est de ma faute et j'en suis navré. Quand il se réveillera, vous pourrez amener Nick voir un médecin, si vous le souhaitez. Je payerai toutes ses dépenses médicales.

Ainsi fut fait. Les jeunes durent passer trois jours à réparer le parterre de fleurs. Quand Nick se réveilla le lendemain, il apprit avec stupéfaction que Troy Jenkins l'avait soigné. Il vit un médecin qui lui assura que ses blessures cicatrisaient bien et lui prescrivit des antidouleurs pour quelques jours. Tout rentra dans l'ordre et les enfants de l'orphelinat ne retournèrent plus jamais embêter ce voisin-là.

Troy, pour sa part, se décida enfin à s'inscrire à des cours de maîtrise de la colère, histoire de ne jamais avoir à revivre une situation pareille.

ANNIE DROUIN

24 JUIN 1962, C'ÉTAIT HIER, OU PRESQUE...

Toi, 21 ans, beau jeune homme italien d'origine, assistant golfeur professionnel à Sainte-Dorothée.

Moi, 16 ans, étudiante en versification à l'Institut Cardinal Léger de Rosemont (Montréal). La versification était la quatrième année du cours classique qui en comptait huit. J'avais l'ambition de devenir médecin et ce cours précédait les études universitaires.

Pour toi, il s'agissait de ton travail habituel. Tu habitais à quelques pas du club de golf Islesmere, à Sainte-Dorothée aujourd'hui Ville de Laval.

Pour moi, il s'agissait d'un premier réel emploi d'été. Ma mère m'avait déniché cet emploi de réceptionniste à ce même club de golf où elle travaillait comme serveuse, là où l'hébergement et le repas étaient compris.



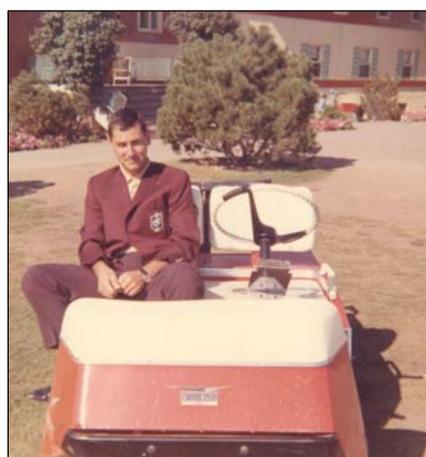
À mon poste de réceptionniste, la console est à ma droite

Je me retrouvais donc à apprendre un nouveau métier : standardiste. Mon travail consistait à recevoir des appels et à les acheminer par le moyen d'une console aux multiples boutons, dont le maniement nécessitait vraiment une formation. On était loin d'imaginer que des téléphones intelligents feraient un jour leur apparition...

Je n'ai plus le souvenir de la date précise où j'ai commencé cet emploi. Dès l'année scolaire terminée, nous avons emménagé, ma mère et moi, dans cette petite chambre qui nous était réservée dans la maison des employés appelée « Staff house »; l'anglais était omniprésent à cette époque.

Dès les premiers jours, je me suis appliquée à apprendre les règles dictées par mon employeur pour ce poste de réceptionniste que j'occupais : accueillir les membres, saluer les employés, acheminer les appels, noter et remettre les messages téléphoniques et servir les clients à mon comptoir de cigarettes et de chocolats.

Toi, tous les jours, tu passais devant ce poste de réception. Un petit bonjour par-ci, un petit chocolat par-là... Comme



je te trouvais sympathique! Comme tu étais beau! Pour moi qui avais 16 ans, tu étais le prince charmant.

Puis arriva le 24 juin et son feu de joie.

Curieusement, je ne peux me rappeler clairement ce qui s'est passé. Il y a ces quelques « flashes » comme : se prendre la main, se promener en voiturette de golf. Toi, tu te souviens que ce n'est pas en voiturette de golf, mais en carriole que nous avons fait une balade pour nous rendre plus loin sur le terrain où un feu de la St-Jean avait été organisé. Ce dont je me rappelle, c'est que ce moment allait devenir celui qui a changé le cours de nos vies.

À l'arrière, le "Staff House"

Tout au long de l'été qui a suivi, on a appris à se connaître. Nous profitions de nos soirées libres pour faire toutes sortes d'activités; aller au cinéma, par exemple, alors qu'on s'y rendait avec la voiture de ton père. Il y avait aussi le restaurant Dorothy's. Ce petit casse-croûte où, sans besoin de consulter le menu, nous commandions un hamburger et une pointe de la fameuse tarte aux pommes garnie de crème glacée. Avant même de commander, on savourait déjà ce dessert dont la pâte était unique et si feuilletée.

Je me souviens des visites au parc Belmont, ce parc d'amusement situé à Cartierville. Les souvenirs sont toujours présents dans ma mémoire : l'âne en peluche orange gagné au jeu d'adresse, le premier cadeau que tu m'as offert; le pendentif en forme de cœur sur lequel tu avais fait graver Lise et Vincent. Grâce aux nouvelles technologies on peut voir de belles images du parc Belmont. *Site web :* <http://grandquebec.com/montreal-histoire/parc-belmont/>.



J'ai la mémoire qui tourne. Que de beaux souvenirs!



Le Parc Belmont dans les années 60 et mon pendentif

La fin du mois d'août allait nous ramener à la réalité. Toi, compléter ta saison de travail au club de golf puis quitter pour la Floride, question de continuer à gagner des sous et améliorer ton jeu, mais surtout pour quitter l'hiver si difficile pour un méditerranéen.

Moi, retourner aux études. Je me rappelle de mes moments d'inquiétude... Qu'allait-il arriver de cette flamme allumée au cours de l'été? Les mois d'hiver et l'éloignement représentaient tout un défi... Est-ce l'inquiétude ou un virus???? Le fait est que je me suis retrouvée à l'hôpital sérieusement malade, une mononucléose a failli m'emporter.

J'ai encore cette lettre qui me parvenait de la Floride au printemps 1963.

U.P. Beauce 15/3/63

Ma chère Lise,
Comme tu vois
je t'écris toujours aussi souvent
fue possible je crois que je n'ai
jamais écrit autant de ma vie que
cet hiver et je commence à aimer
ça parce que c'est toi, seulement

J'espère que toi tu m'aimes
autant que j'en ai et que tu n'as pas
changé depuis que tu es restée
à l'hôpital.
Comme j'étais dans tes lettres
ces résultats de tes examens
et je suis content

Il faut dire que les moyens de communication n'étaient pas ceux d'aujourd'hui. Il fallait compter beaucoup plus de temps pour recevoir une lettre. La façon la plus rapide consistait à faire l'envoi « par avion » ce qui fait que nous utilisions du papier spécial, plus fin au toucher, plus léger donc moins coûteux pour l'envoi. Un timbre coûtait sept sous!

Les interurbains coûtaient cher. Donc les appels étaient clairsemés et de courte durée. Pas de carte d'appel, cela n'existait pas encore. Encore moins la communication par Skype! Tu me racontais l'énorme quantité de 25 sous dont il fallait te prémunir pour placer ces appels à partir d'une boîte téléphonique. Combien excitante d'entendre cette voix venant de loin et qui pensait à moi!

Je me rappelle cette chanson qui comblait ces longs creux de l'hiver, en t'attendant. Je m'étais procurée le 45 tours. J'avais modifié un mot... Je l'ai tellement fredonné que je m'en souviens encore!

SEALED WITH A KISS (Brian Hyland)

Though we've got to say good-bye
For the summer **modifié pour: for the winter**
Darling, I promise you this
I'll send you all my love
Everyday in a letter
Sealed with a kiss

Eh bien tout cela se passait il y a déjà 50 ans. Chose certaine, ce 24 juin 1962 fut un moment magique. La suite constitue une bien belle histoire, à suivre... Tu es maintenant à la retraite de ton métier de professionnel de golf que tu as su exercer, non plus à Islesmere Sainte-Dorothée, mais à Sainte-Marie en Beauce.

Moi, je suis devenue infirmière et non médecin. Nos amours ont freiné mes élans pour des études trop longues à l'époque. Nous nous sommes mariés cinq ans plus tard. « En 1967 tout était beau... C'était l'année de l'amour, c'était l'année de l'Expo » comme le chante si bien Beau Domme.

En t'accompagnant à Sainte-Marie, j'ai travaillé 10 ans en tant qu'infirmière chez Vachon inc. pour ensuite me consacrer entièrement à ma passion en regard de la danse folklorique.

Dorothy's n'existe plus ni le parc Belmont. Nos parents sont disparus. Tu aimes toujours la tarte aux pommes garnie de crème glacée; les tablettes de chocolat apaisent toujours tes petites envies de sucre. Le petit âne en peluche conservé longtemps dans notre cabanon n'existe maintenant que dans nos pensées; j'ai toujours mon pendentif que je conserve si précieusement.

Tu as encore une voiturette de golf que ton petit-fils aime tant conduire quand tu lui accordes ce privilège.

Tu es devenu le plus beau des grands-papas et, moi, je suis toujours aussi heureuse et fière de partager ta vie.

Le 24 juin 2012
autour d'un feu de la St-Jean,
d'un feu de joie, la nôtre, pour célébrer 50 ans plus tard
avec nos deux filles et nos quatre petits-enfants ce moment du 24
juin 1962.

Mon Dieu que le temps a passé vite!

LISE SIRIANNI



Lise et Vincent Sirianni
Crédit photo: Nancy Bouchard

ARADIA

Alexander a 11 ans. Il vit seul avec son père adoptif. C'est la sixième fois en presque autant d'années qu'ils déménagent. Le garçon n'a jamais su pourquoi, mais cette fois-ci, ses rêves sont différents. La dame blanche, celle qui le protège dans ses moments de tourmente, lui apparaît en sang. Déjà, cette nouvelle ville, Fort-les-Moynes, n'augure rien de bien : 24 heures après leur départ, son père disparaît et un homme aux pouvoirs maléfiques, aidé d'étranges créatures, souhaite la mort du garçon. La chasse est ouverte. Alors, débarque au beau milieu de nulle part un groupe de mages venus d'un autre monde, appelé Aradia, pour protéger l'enfant. Parviendront-ils à sauver Alexander des griffes de ce mystérieux personnage? Tout au long de ce périple, Alexander découvrira, bien malgré lui, qu'il est beaucoup plus que ce qu'il a l'air, c'est-à-dire un jeune garçon en quête d'identité. Il est l'héritier d'Aradia.

Intitulé *Le coursier silencieux*, voici donc le premier chapitre de la saga d'*Aradia* qui entraînera le lecteur dans un univers fantastique, rempli de rêve et de magie.

CHAPITRE I *le coursier silencieux*

La ville d'Ancer avait la réputation d'être un labyrinthe pour quiconque y mettait les pieds la première fois. Ses chemins sinueux regorgeaient de rues étroites, parfois menant à un cul-de-sac, et d'allées aux sombres dessins qui rameutaient les foules autour des échoppes placardées aux murs de la cité. Il n'était pas rare de croiser un carrefour ou une rue qui n'avait ni nom ni signalisation. Une simple visite pouvait facilement se solder en un long périple si on n'était pas accompagné d'une personne du coin ou si on s'égarait le moindre instant.

La ville juxtaposait une suite de quartiers parmi lesquels figuraient celui des Quatre-Pointes, le plus ancien d'entre eux. C'est au cœur de ce quartier que convergeaient les quatre artères principales de la ville d'est en ouest et du nord au sud, d'où le nom des Quatre-Pointes. C'est également en cet endroit, appelé marché central, qu'avait lieu la foire mensuelle du comté tous les derniers dimanches de chaque mois. Les rues étaient particulièrement animées en ces temps alors que des marchands ambulants y défilaient et que les clients friands d'articles peu communs, bien souvent occultes et mystérieux, se pointaient le bout du nez. En ce dernier dimanche du mois d'octobre, le ciel était d'humeur triste, la pluie clapotait sur les toits de tôle et très peu de gens marchandaient dans les rues des Quatre-Pointes.

Au travers ces dédales, le quartier dissimulait le secret le mieux gardé de toute la ville : une petite boutique d'antiquités appelée *La Brocante du barde*. Il fallait descendre un escalier de pierre surmontant une canalisation d'eau dans la première ruelle en direction de l'est, puis bifurquer un peu plus loin à droite entre deux bâtiments pour finalement déboucher chez l'antiquaire qui avait comme voisin un souffleur de verre et une ruelle.

La façade de la boutique d'antiquités était des plus austères : deux vitrines encastrées dans du bois peint en bleu, l'une faisant office de porte d'entrée, des colonnes avec caissons assorties de chaque côté, ainsi qu'un tablier surmonté de deux petites gargouilles de pierre délimitant le commerce des appartements au-dessus. Exiguë, la devanture semblait engloutie dans le décor.

Une toute petite enseigne dans la vitrine indiquait *ouvert* depuis quelques heures déjà. La matinée s'éternisait quand, à la fin, l'ancienne cloche de porte résonna jusque dans l'arrière-boutique, brisant l'ambiance feutrée de l'antiquaire. Au son, le vieil homme bondit de son fauteuil et s'ébouillanta la jambe avec son thé, écrasant au passage la queue de son chat docilement allongé à ses pieds. L'animal miaula avec véhémence pendant que l'antiquaire s'étouffait légèrement. « J'arrive », finit-il par crier. Visiblement, le thé était trop chaud.

Son commerce, si on pouvait l'appeler ainsi, n'avait pas l'habitude de recevoir des clients avant l'heure du dîner, si ce n'était du livreur qui le dispensait de courses chez l'épiciériste ou d'un touriste téméraire qui tentait de retrouver son chemin à travers les dédales de la ville. À vrai dire, *La Brocante du bardé* recevait rarement des clients. Alors, qui pouvait bien s'intéresser aux antiquités ou aux archives à cette heure-ci ? Les archives, pensa l'antiquaire. Il se rappela qu'il avait rendez-vous aujourd'hui avec un coursier de l'autre monde, un dénommé Rohan Yersin. M. Yersin devait cueillir un colis de grande valeur par décret des hautes instances d'Aradia. Or, pour ce genre d'informations, en général, le vieil homme répondait de son propre chef. Cela allait de soi puisqu'il était le responsable des archives. Malheureusement, il vieillissait et ses facultés l'abandonnaient petit à petit. L'antiquaire pensa que cette course devait être vraiment importante pour qu'on ne fasse pas appel à ses services. Du haut de ses 5 pieds et 3 pouces, il gratta le peu de cheveux qu'il lui restait sur le crâne et marcha d'un pas lourd vers la boutique.

Le jeune homme, qui se tenait à l'entrée, était vêtu d'une longue cape de cuir noir, un capuchon rabattu sur sa tête. Il regardait calmement autour de lui les objets mis à prix, pour la plupart des antiquités de grande valeur. À la vue de Garius, il retira son couvre-chef détrempé. Sa peau basanée, ses cheveux courts et noirs, ses yeux d'ébène laissaient présager une origine lointaine, arabique peut-être.

Un parfum emplit la salle au moment même où l'antiquaire voulut le saluer. C'était une odeur pour le moins particulière qui chatouillait les narines, laissant sur son passage un goût amer en bouche. L'arôme lui rappelait quelque chose. Quelque chose dont il n'arrivait pas à définir. Quel était donc ce souvenir ? Dehors, l'eau fouettait les gouttières qui ne suffisaient plus à la tâche. Maintenant, il pleuvait à torrent. Sa propre voix vint dissiper ses pensées.

- Bonjour, jeune homme ! Entrez donc, soyez le bienvenu ! Quel bon vent vous amène à *La Brocante du bardé* ? Vous êtes le coursier, n'est-ce pas ?
Ne lui laissant pas le temps de répondre, il poursuivit :

- Approchez, approchez ! Venez me rejoindre. Je vous prie de m'excuser, la boutique est un véritable fouillis. Pas surprenant que les clients se font de plus en plus rares ! Frayez-vous un chemin à travers tout ce bazar. Pas facile, je vous le concède. Soyez prudent tout de même ! Je ne voudrais pas avoir un mort sur la conscience. Ce serait une première pour moi et comme je n'ai pas très bonne mine, je ne m'imagine pas à la une de tous les journaux... Ces sabres japonais sont authentiques et particulièrement coupants. Et les mousquets sont toujours chargés alors j'éviterais de m'y frotter ! Oh ! Et attention à ces petits verres chinois à votre gauche. Ils sont faits de jade et je

les affectionne particulièrement. C'était le nom de ma première femme, Jade... Et ces parchemins, là, par terre, à votre droite, du véritable papyrus égyptien et certifié vous savez... Bah! Après tout, ce ne sont que des objets.

Sur ces mots, la nervosité s'empara du vieil homme et toujours l'odeur qu'il ne parvenait pas à identifier.

- Vous y voilà, finit-il par dire, c'est une bonne chose de faite! Suivez-moi dans l'arrière-boutique. Nous y serons plus à l'aise, à l'abri des lèche-vitrines! Quoique la journée ne se prête pas vraiment à ce genre d'activité.

Dès son arrivée dans la pièce, Garius allongea le bras invitant poliment le coursier à s'asseoir.

- Je vous en prie, faites comme chez vous! Les fauteuils sont des plus confortables et Achille vous cédera volontiers sa place, n'est-ce pas Achille?

Le coursier tourna la tête vers les sièges et lorsqu'il vit l'animal - non, plutôt la bête - grogner à sa vue, il devint aussi blanc qu'un linceul. Un gros chat de Pallas, de gris vêtu et tacheté de noir, se tenait en position d'attaque sur l'accoudoir du divan, ne quittant pas des yeux son adversaire. Le jeune homme ne mit qu'une fraction de seconde à reculer contre le mur voyant bien que l'animal se préparait à faire le grand saut. Son hôte visiblement décontenancé, Garius ramassa l'énorme félin par la taille.

- Allez, oust! Bougre de vieux chat!

Et il l'enferma dans le garde-robe adjacent au couloir. Le chat souffla quelques fois derrière la porte close.

- Incorrigible, je vous dis. Achille est mon fidèle compagnon depuis toujours. Croyez-moi, ce chat a plus de neuf vies! Désolé de cet incident, la place est maintenant vôtre.

C'est une main contre son cœur, l'autre serrant un collier à son cou que l'étranger pencha la tête en guise de remerciement et s'assied à la place qui lui était désignée. Secouant les quelques poils de l'animal restés sur le divan, il se calma peu à peu. Malgré tout, quelque chose persistait dans ses yeux : ses pupilles étaient toujours dilatées. Une allergie peut-être, pensa Garius.

- Vous êtes bien peu bavard, cher ami.

Le jeune homme sortit de la poche de sa tunique un bout de craie et une ardoise pour y inscrire un mot.

Je suis muet

L'antiquaire eut un rictus.

- Voilà qui explique tout! Ne vous en faites pas, je trouverai bien le moyen de compenser. Tous ceux qui me connaissent vous diront que j'ai été piqué à l'huile de pie dans mon jeune temps! Je me nomme Garius. Garius Mass et je veille sur ce modeste emplacement. Je dis modeste, mais ceci n'est qu'en apparence. Attendez de voir la salle des archives, vous en serez abasourdi, mon cher ami. A-ba-sour-di! D'ailleurs, rares sont ceux qui ont pu y mettre les pieds. C'est votre jour de chance!

Son invité lui donna signe d'impatience.

- Oh! Pardonnez-moi mon impolitesse! Je suis là, à parler de cet endroit comme d'un paon qui se pavane. Où avais-je l'humilité! Prendriez-vous du thé? Il est tout simplement exquis, quoiqu'un peu chaud, je vous préviens. De la crème, du lait peut-être?

Le coursier refusa d'un geste de la main. Il sortit à nouveau l'ardoise.

Le registre, s'il vous plaît

L'antiquaire releva la tête afin de mieux lire l'inscription au travers ses lunettes.

- Droit au but. J'aime bien. Suivez-moi, l'ami!

Les deux hommes se levèrent et se dirigèrent vers une salle située tout au bout de l'arrière-boutique. En passant devant la porte close, le chat s'époumona une dernière fois.

Le mystérieux parfum les avait suivis jusqu'à dans l'arrière-boutique. Même si sa mémoire lui faisait toujours défaut, le vieil homme avait maintenant une image floue en tête : il avait senti cette odeur alors qu'il était enfant. Dans quelles circonstances? Il n'aurait su dire, mais il savait que son souvenir était sur le point d'émerger.

Aussitôt, l'inquiétude s'empara de lui. Il sentit le besoin de valider l'identité de l'homme qui le suivait. Après tout, était-il vraiment celui qu'il prétendait être, le coursier muet? Et s'il ne l'était pas, il s'apprêtait à montrer les archives à un pur inconnu, pire encore, aux forces de l'Ombre. Les conséquences seraient catastrophiques. Garius prit une grande inspiration et suivit son instinct.

- Mais j'y pense, enchaîna-t-il en se retournant vers son hôte, vous devez sûrement avoir un nom, vous aussi? Comment dois-je vous appeler?

À nouveau, le jeune homme utilisa son ardoise.

Rohan

Rohan Yersin.

- Bien Rohan! dit le vieil homme fixant son interlocuteur intensément tout en laissant échapper un soupir de soulagement.

La pièce servait de débarras. Une chaise berçante, des boîtes, des couvertures et de vieux cadres traînaient çà et là. À côté d'une vieille commode emplies de babioles, il y avait une sortie de secours qui donnait dans la ruelle avoisinante. Une énorme cheminée complétait un mur de pierre tout au fond de la pièce. Pas de cendre, pas de suie : de toute évidence, celle-ci n'avait pas servi

depuis un bon moment déjà. Garius s'en approcha et entra dans l'âtre au grand étonnement du coursier. Il invita ce dernier à en faire autant.

- C'est un peu étroit, mais je vous assure, ça en vaut la peine!

L'homme s'exécuta. L'antiquaire appuya sur une pierre à l'intérieur de la cheminée et la dalle à leurs pieds se mit à descendre vers un lieu secret.

La cage d'ascenseur faite de verre descendait à un rythme lent les dix mètres séparant les étages, laissant le temps à ses passagers d'admirer toute la splendeur du chef-d'œuvre technologique qui se présentait à eux. Pour la première fois depuis son arrivée, le coursier, qui cachant tant bien que mal son regard malicieux, sourit à pleines dents.

- Je vous avais dit que ça en valait la peine!, lâcha Garius.

Le sous-sol de l'immeuble était immense. Des murs de verres et d'acier partout séparaient la salle en une vingtaine de chambres fortes à l'intérieur desquelles se trouvaient les précieux manuscrits. Au centre de la salle, un poste de contrôle circulaire dirigé par intelligence artificielle veillait au bon fonctionnement de chacune des pièces fortifiées. La console projetait un écran holographique dans le vide. Lorsque l'ascenseur arrêta sa course, un écran apparut. Il y était inscrit :

Balayage en cours...
Garius Maas
Rohan Yersin
Bienvenue

Et devant eux, la porte de verre s'ouvrit.

Les deux hommes marchèrent jusqu'à la console située au centre de la pièce. Garius y déposa son pouce sur la surface vitrée. Après une lecture rapide de son empreinte digitale, une voix féminine légèrement robotisée annonça :

- Garius Mass.

Un nouvel écran holographique émergea de la console. À l'aide de ses doigts, l'antiquaire réduisit la taille de l'écran à celle d'un timbre et le déplaça devant son œil.

- Voilà, nous pouvons débiter.

Il s'adressa à l'ordinateur.

- Je recherche le répertoire des déplacements des agents dormants de l'Ordre des lumières.

- Recherche en cours, annonça la voix féminine. Document 2XJ-7247-KBL. Classification : ultrasecret. Autorisation : accordée par décret de Skyork 7859-AC. Chambre forte 13, section 372. Les informations apparaissaient simultanément à l'écran miniature devant l'œil de Garius et un tracé se dessina indiquant l'emplacement exact du document.

- Suivez-moi, cher ami! La chambre forte 13 est par là!

Le vieil homme désigna le fond de la salle et prit les devants. Le son de leurs pas sur le béton faisait écho dans la salle.

L'odeur qui persistait à vouloir lui redonner sa mémoire. C'est finalement à mi-chemin de la chambre forte I3 que Garius s'arrêta. Un éclair venait de lui traverser l'esprit. L'odeur. L'image du mal qui remontait à son enfance. Les yeux. La bête. C'était donc ça, son souvenir. Le vieil homme se retourna tranquillement. L'étranger retirait le collier qu'il portait à son cou. Un talisman de polymorphisme, pensa Garius.

- Que je suis bête, dit-il à mi-voix.

Il comprenait maintenant que l'étranger avait réussi à tuer le véritable coursier et à se procurer son sang afin de le mettre dans le bijou de son collier.

- Par tous les cieux, qui a bien pu mettre un tel objet entre vos mains? dit le vieil homme désemparé.

Mais il était trop tard pour les questions et les remontrances. Le coursier se changea peu à peu en un être abominable. Sa peau devint rugueuse et d'un rouge écarlate. Ses cheveux firent place à des cornes à la hauteur de son front. Ses pieds devinrent des sabots, son nez se pointa et ses yeux se durcirent. Tout au fond de son regard noir, le mal régnait, celui que Garius avait senti dans son enfance.

Un nocte, voilà ce qu'était l'étranger. Un démon de la nuit, serviteur de l'Ombre. Garius avait croisé ce regard une seule fois. Une seule fois, avait-il senti cette main rugueuse lui agripper le cou et le mal tenter de le pénétrer. À présent, le souvenir était frais dans sa mémoire.

- Cela va à l'encontre des règles et de la Convention magique! dit le vieil homme que la peur étouffait. Vous serez châtié de la pire façon pour ce geste! cria-t-il à nouveau.

L'écho de sa voix retentit dans la salle, mais sa menace demeura sans réponse. Le démon pencha légèrement la tête sur le côté et avança vers lui, ses sabots résonnant sur le plancher. Garius pensa défaillir. La bête passa ses ongles longs sur la joue gauche du vieil homme. Puis il descendit sa main jusqu'à la hauteur de sa poitrine. Garius ferma les yeux sachant ce qui l'attendait.

Comme par magie, le démon enfonça sa main dans la poitrine de l'antiquaire sans y laisser de traces. Puis, il saisit son cœur. Garius savait que tout cela n'était qu'une illusion, mais son cerveau rendait la douleur si réelle qu'il tomba au sol, pris d'un mal atroce, son cœur ne pouvant plus battre. Pendant plusieurs secondes qui lui parurent une éternité, il se tortilla avec véhémence tentant d'atténuer ses souffrances. Peine perdue. Après un dernier spasme, il tomba au sol, impuissant. Le vieil homme succomba à l'attaque.

Satisfait de son accomplissement, le démon observa, l'espace d'un instant, le corps inerte de sa victime. Après quoi il remit le talisman de polymorphisme autour de son cou et se retransforma en coursier à la peau basanée et aux yeux d'ébène. Puis, il traîna son cadavre sur le sol jusqu'à la chambre forte I3.

Deux écrans holographiques étaient placés à la hauteur des yeux. On pouvait y lire :

Identification rétinienne requise

Il leva la tête de Garius Mass à la hauteur de l'écran.

Identification complète
Garius Mass

Il déposa le corps par terre et mit ensuite son visage transformé devant l'écran.

Identification complétée
Rohan Yersin

Accès autorisé
Document : 2XJ-7247-KBL
Temps de récupération : 00 h 02 m 00 s

Le démon entra dans la pièce fermée et se dirigea sans tarder vers la section 372. Là, une petite lumière rouge clignotait sur la tablette, indiquant l'emplacement du registre. Il s'empara du document et ressortit de la chambre sous les lumières d'un autre balayage s'assurant que l'homme sortait bien le bon document. Calmement, il se dirigea vers l'ascenseur, remonta dans la cheminée et prit la sortie de secours menant dans la ruelle.

Un homme aux habits sombres, un chapeau de feutre sur la tête l'attendait, appuyé contre la vitrine à l'abri de la pluie. Sans perdre de temps, le coursier lui remit le document.

- C'est du beau travail, dit l'homme en empoignant le registre.

Le démon remarqua que curieusement, la main dont se servait son complice n'avait pas cinq doigts. Elle en avait six, dont deux auriculaires.

- Dis à ton maître que nous savons où se cache l'héritier. Mais avant, brûle tout.

Le démon acquiesça d'un signe de tête et retourna immédiatement à l'intérieur du magasin. Là, il étendit la paume de sa main devant ses lèvres et souffla à l'intérieur. Un tourbillon d'étincelles s'y forma. En un rien de temps, les étincelles devinrent des flammes qui embrasèrent la boutique ainsi que tout ce qui s'y trouvait, à quelques exceptions près.

MARC LÉVESQUE



(Photo prise sur la rive de la rivière Chaudière, en avril 2010)

LA NAISSANCE DU HOCKEY

Avant d'être fabriqués en usine par milliers, avec du bois de frêne adulte et de la colle, les premiers bâtons de hockey ont été taillés d'une seule pièce dans des arbres comme le jeune érable apparaissant sur la photo. Le hockey est donc né d'une graine qui a germé en terrain abrupt. Chaque hiver, ces jeunes arbres sont écrasés par le poids de la neige qui glisse sur la pente, les entraînant vers le bas. Au printemps, il semble impossible pour eux de se redresser, mais pourtant, ils essaient toujours en dépit des échecs répétés. Tous les étés, ils continuent de croître malgré les embûches et les difficultés. Puis, ils cessent de courber, deviennent forts et poussent bien droit, car ils trouvent leur place au soleil. Ayant fière allure à l'automne et bien enracinés, ils gardent toute leur vie cette forme particulière à moins, bien sûr, qu'on les récolte pour les bâtons de hockey...

Maurice Richard, à son époque, a symbolisé pour plusieurs ce que je viens de décrire. C'est pour cette raison que j'ai donné son nom à cet érable. Pourquoi l'érable plutôt que le frêne? À cause de son style de jeu explosif, avec le «Rocket», ça passe ou ça casse! Résultat : des buts importants, spectaculaires, mais parfois, des blessures similaires. L'érable est un bois très dur, mais plus fragile au fendillement que le frêne, bois d'usage pour la fabrication de bons hockeys.

Aujourd'hui, ce sont de jeunes Inuits du Grand Nord qui donnent leur nom à ces arbres. Parrainant un programme de hockey-étude (spécifique à cette région) pour les jeunes, un ex-joueur de la LNH, Joé Juneau, veut leur donner le goût, à l'école comme dans la vie, de persévérer comme l'est la forme du bâton de hockey qui est née à force de persévérance; on peut affirmer donc que le fameux bâton est le symbole de la détermination et de la persévérance. Faut le voir grandir, pour s'en rendre compte.

STEEVE LABRECQUE

UN TWIT SUR LE TOIT

Chaque printemps, il y a lieu de faire du ménage pour mieux vivre l'été. Ce matin de mai 2011, le temps est propice pour une des nombreuses tâches dont celle de ramoner la cheminée. Affublé de ma *froc* rouge à carreaux, de mes bottes vertes en caoutchouc, je suis d'attaque pour dégager ma cheminée qui, déjà, à la fin de l'hiver, donnait des signes d'engorgement. Muni de ma brosse d'acier, de mon câble jaune pour maintenir la brosse entraînée vers le bas par le pied de fer issu d'un bout de rail de chemin de fer, j'escalade l'échelle appuyée sur le rebord de la maison. Parvenu au toit, je constate que mon échelle n'est pas d'équerre : un pied sur le sol de la plate-bande et un autre sur le pavé. Calmement, j'essaie de placer les deux pieds pour les appuyer sur une surface stable. Je suis malchanceux : l'échelle tombe par terre avec grand fracas. Que vais-je faire pour redescendre? Petite panique. Sera-t-elle passagère?

Et mon ramonage? Je n'ai plus envie de ramoner quoi que ce soit. Comment faire pour me retrouver sur le plancher des vaches? Différentes solutions s'offrent à moi : ceinturer la corde autour de mon corps et l'attacher après le poteau de la sortie électrique ou attendre que quelqu'un passe dans la rue et lui demander de venir redresser l'échelle.

Il est 8 h et j'attends assis sur le toit du côté ouest de la maison, le postérieur déposé sur le bardeau d'asphalte. J'attends que quelqu'un passe dans la rue du Soleil. Mais en vain. Mais non! Personne. Un enfant d'école ferait l'affaire. Oui, et je l'espère beaucoup.

Quinze longues minutes distillent les secondes. Je ne savais pas qu'il y en avait autant dans 15 minutes. Il est 8 h 15, et pas âme qui vive! Puis, miracle, se pointe un élève, sac au dos sur le coin de la rue. Voilà ma chance. J'épie minutieusement ses moindres mouvements le dévorant des yeux. Mon espérance est de courte durée, car sans doute sa mère, repentante et prise de remords de le laisser marcher à pied jusqu'à l'école, est venue le cueillir en auto. Ils ne voyagent plus à pied ces élèves-là. Dans mon temps, les jeunes marchaient pour se rendre à la polyvalente.

Des autos descendent la rue de l'Observatoire, perpendiculaire à ma rue, mais les conducteurs ne me voient pas. Debout, sur le toit tel un oiseau en panne, je fais de grands gestes comme les palles du moulin à vent, mais c'est inutile. Il me semble qu'il y a plein de monde habituellement qui circule dans ma rue comme, ben oui, je n'y avais pas pensé, les handicapés de la rue voisine sillonnent la rue très souvent, ils ne tarderont sûrement pas. J'étire mon regard au bout des rues, mais non et non! Personne.

Envisageons une autre solution. Je peux, pensai-je, placer mes mains sur le bord du toit et me laisser tomber par terre. Une fois bien allongé, le saut serait d'environ quatre pieds. Une question me tracasse. Puis-je me tenir par le bout de mes mains le temps que mon corps se déplie et parvienne sur le sol? Je décline cette envie. J'ai tout de même 67 ans et je dois surveiller mes os et puis, il me semble entendre une petite voix féminine me dire : « Fais pas ça! » OK, je ne ferai pas ça. Mais que puis-je faire?

Assis sur le bardeau, je regarde les va-et-vient de tout et chacun sur une rue achalandée qui n'est pas la mienne. Un geai bleu vient me narguer. Il est là juste au-dessus de moi, dans l'érable. Il crie, il chante, lui qui d'ordinaire est sauvage et déguerpit avant qu'on ne le voie. Il ne fait que passer habituellement, mais là, il est stationné, se moquant de moi dans l'érable aux bourgeons rouges d'effervescence. Je m'en fous-tu de la beauté de l'érable et de la naissance de ses feuilles. Je veux descendre!

Que le temps est long! Je peux attendre la mère Simone, une voisine qui vient travailler à 9 h 30 pile chez une autre voisine et passe devant la maison. Trop long! Je pense à nouveau à mon plan de descendre par le câble me servant du poteau électrique dressé sur le toit. Je m'imagine le cordon me ceinturant alors que je me balance le long du mur de la maison. Non, je décline l'envie. La gouttière va trop souffrir, le câble appuyant sur son rebord.

Il est 8 h 30. Là, l'impatience me gagne, signe avant-coureur que, pour Michel, tout va se régler dans la prochaine minute, je me connais assez bien. Mon cerveau s'est arrêté de fonctionner, plus de solutions envisageables et rationnelles. Black-out. Que se passera-t-il? Je le sais en regardant l'érable sur le côté de la maison qui étend ses rameaux près du toit. Je jauge la taille des branches, je cible la plus grosse. L'une d'entre elles peut me porter, peut-être. Devant une réponse affirmative rapidement venue, je la saisis avec des mains avides et je parviens au tronc que j'enserre. Je me laisse glisser de haut en bas sur la paroi fort rugueuse, éraflant mes genoux et atterrissant sur mes deux jambes, sain et sauf.

Ne me parlez pas de ramonage au cours des prochains jours, s.v.p.!

MICHEL JACQUES

ES-TU SAGE?

Lili est une enfant sage. Elle a compris très vite ce que l'on attend d'elle. Dès le réveil, elle réagit en mode réceptif. À trois ans, elle peut choisir les vêtements qu'elle portera pour la journée. Si les larmes montent parce qu'elle se sent bousculée, vaut mieux ne pas trop le montrer, ça complique les matins.

À son arrivée à la garderie, elle a pris l'habitude d'aider son amie Juliette à choisir des casse-têtes qu'ensemble elles s'empressent de reconstituer. Comme elle se sent bien près de cette enfant différente des autres! Une fois chaque casse-tête terminé, Juliette serre Lili dans ses bras, lui sourit et marmonne quelques jargons, car elle ne parle pas encore. Ses petits bras autour d'elle rassurent Lili, elle se sent toujours sage, mais surtout enveloppée et protégée. On dirait une couverture chaude et douce. Ça la fait rire aux éclats.

Le soir venu, à la maison, on la félicite. Elle a été sage, papa et maman sont fiers d'elle. Au moment d'aller au lit, après le bain, elle se glisse sur les genoux de papa qui lui lit une belle histoire. Elle aime beaucoup celle de Lapin Coquin. Lili écoute bien, mais n'hésite pas à interrompre son père pour poser une question, passer une remarque et même imiter un personnage qui la fait rire. Faut dire que papa est un fameux conteur! Il aime tendrement Lili, cette enfant si parfaite, et pourtant, il se contente de ne voir en elle que la petite fille sage.

C'est maman qui borde Lili tout doucement, lui fait la bise et lui dit comme elle est fière d'elle. Et voilà que l'enfant a peur de s'endormir. Si le méchant loup revenait encore cette nuit!!! Elle s'enroule dans ses couvertures comme dans un cocon. Il ne lui arrivera rien, elle est si sage. Et elle le sera encore plus demain. Mais une nuit sur deux, elle se réveille en pleurs et papa vient la rassurer. Elle se sent si bien dans les bras de papa. Faudrait peut-être lui dire qu'être sage, être toujours sage, c'est pour les grandes personnes. Une nuit, après un horrible cauchemar, quand ses larmes sont séchées, Lili regarde son père dans les yeux et lui dit sur un ton sans réplique :

« Papa, tu écoutes?

Mais oui, ma chérie!

Je veux plus être sage, j'ai trop peur, » lui lance-t-elle.

Complètement réveillé, surpris, secoué même, papa questionne sa fille. Et la discussion, car c'en est une vraie, les réunit enfin.

Lili vient de remettre la sagesse à sa place.

GISÈLE ALLEN

MÉNAGE DE CAVE !

L'expression m'effraie encore aujourd'hui. Dans mon enfance, quand mon père nous annonçait que nous devions procéder à un ménage de cave, nous savions que le pire allait arriver : branle-bas de combat, tout le monde en « overall », des montagnes d'objets à ramasser, à trier, à classer, de l'eau chaude, du savon, des vadrouilles, de la poussière et tout ceci pendant une journée complète. Le plus souvent, un beau samedi d'automne y passait. On le faisait par respect pour l'autorité paternelle et parce que, faut l'avouer, le reste de l'année nous avions largement contribué au désordre !

Alors, il y a quelques années, quand mon ami Jacques m'a demandé si j'accepterais de l'aider à fermer sa maison d'été et à faire un bon ménage de cave avec lui, vous comprendrez que mes sentiments sont devenus quelque peu confus. Le contexte était cependant très différent. Mon copain possédait alors une petite maison en Bourgogne sur la Côte Chalonnaise dans un tout petit village appelé Saint-Denis-de-Vaux. Il s'agissait d'une maison que lui et son associé avaient acquise quelques années auparavant dans le but de l'occuper en juillet et août et de la louer les autres mois de l'année. Or, au fil des ans il était devenu préférable pour des raisons techniques de la fermer de novembre à mars.

Nous avons consulté nos agendas respectifs, la troisième semaine d'octobre semblait pouvoir fonctionner pour nous deux. Alors, par devoir d'amitié, je me suis libéré. Le voyage de sept heures en avion et de deux heures en TGV prend en réalité une journée complète à l'aller et au retour. C'est beaucoup d'énergie et de fatigue pour ne passer que cinq journées sur place. Mais qu'à cela ne tienne, on ne laisse pas tomber un copain ! D'autant plus que la Bourgogne en octobre c'est tout juste après les vendanges et ce ne doit pas être vilain du tout, me suis-je alors dit.

Quand j'ai demandé à mon copain quels étaient les outils que je devrais apporter il m'a tout de suite dit qu'il était bien équipé et que ce dont nous aurions besoin en plus, nous pourrions le louer sur place. Parfait, me suis-je dit, j'aime voyager léger.

Un avion, un train et un taxi plus tard nous sommes finalement arrivés à Saint-Denis. Le village qui compte une centaine de maisons est tout simplement magnifique. Les vieux murs de pierre donnent un charme fou aux petites rues qui entourent l'église. Malheureusement, m'explique Jacques, il n'y a plus de boulanger au village. Pour trouver du pain il faut aller à Saint-Jean, le village d'à côté, mais déjà je ne l'écoute plus. Quels sont ces arbres ? Ce sont des poiriers, des pêchers, des abricotiers à en juger par leurs fruits, et là ? Un amandier, comme dans Pagnol ! Plus loin ? De la vigne. Il y en a partout. Les odeurs m'enivrent, celle du buis tout particulièrement. Quel calme ! On dirait que le temps s'est arrêté circa 1790. Les cloches de l'église sonnent les heures. Jacques me fait faire le tour du propriétaire.

Sa maison est située au cœur du village, c'est une ancienne maison de vigneron, les murs ont tout près d'un mètre d'épais à la base. Les fenêtres que nous ouvrons toutes grandes n'ont pas de moustiquaires. Un laurier a envahi celle de la cuisine. Derrière la maison se trouve un ancien cuvage rempli d'un bric-à-brac qui ferait l'envie de tous les antiquaires québécois. La maison sent bon, une odeur de vieux cuir et d'épices. Deux pièces au rez-de-chaussée, deux chambres à l'étage. Nous

sommes au paradis. La température extérieure atteint encore les vingt degrés le jour, nous apprend un quotidien laissé sur la table la veille par le dernier locataire de la saison. Partout des livres, des revues et des dépliants touristiques. Pas de télévision, pas d'ordinateur, pas de télécopieur, même pas de téléphone. Bravo !

Je défais ma valise en quelques minutes. Jacques me dit que nous devons aller faire des courses rapidement puisque les commerces fermeront dans moins d'une heure. D'accord, nous sortons deux vélos de l'ancienne cuvage et mettons le cap sur Saint-Jean-de-Vaux où nous devrions trouver l'essentiel pour assurer notre survie jusqu'au lendemain. Le chemin qui va de Saint-Denis à Saint-Jean fait un peu plus de deux kilomètres, nous le court-circuitons et empruntons des chemins de vigne qui réduisent facilement le trajet du tiers. Les vignes sont couleur terre de feu, il y en a partout. Le village vu de loin a l'air d'avoir été planté au milieu d'un immense jardin. Mes yeux débordent d'images qui deviendront, je le sens, inoubliables.

Au village nous trouvons une baguette, du jambon, du fromage, des œufs, des champignons, des pâtisseries et du yogourt. Je me laisse guider par Jacques qui a déjà passé plusieurs étés sur place. Nous revenons lentement à la maison. Il flotte une odeur incroyable dans le village. Quand je m'informe, Jacques me répond que ce sont les cuvages qui en sont responsables, il me montrera demain. Je m'offre à préparer le souper. Vingt minutes plus tard, une belle omelette aux champignons et au jambon finit de cuire lentement. Tout est frais et tellement savoureux. Je prépare la table.

Jacques me demande de le suivre à la cave. Il veut certainement m'exposer l'état des lieux, question d'évaluer l'ampleur des travaux pour les prochains jours. Je descends les quatre marches extérieures qui mènent à la cave. Le plafond est vouté, le sol est en gravier, il règne une belle température douce et égale, parfaite pour la conservation du vin, me confie t-il. En effet, sur un mur dans des casiers qui montent jusqu'au plafond des dizaines et des dizaines de bouteilles vieillissent en paix !

Jacques passe en revue quelques noms très évocateurs, Meursault, Pommard, Vosne-Romanée et me dit que notre travail commence. Le ménage de cave consiste à boire ces vins qui sont à maturité et qui, à la limite, risqueraient de devenir trop vieux. Je n'en reviens pas, je prends une bouteille, un Chambertin de quinze ans ! Il m'a bien eu mon copain !

L'omelette est un peu légère pour le Nuits Saint-Georges que nous entamons, mais nous ferons avec ! La conversation tourne autour de la robe, de la jambe, des notes de fruits rouges, de la longueur en bouche de tous ces grands crus, c'est sublime. À dix heures, je n'en peux plus, je n'ai qu'une seule idée en tête : dormir. Jacques qui souffre d'insomnie chronique m'envie tellement de ne rien ressentir du décalage horaire.

Le lendemain autour de sept heures, je suis debout. Je ne fais pas de bruit, Jacques dort encore. Je le laisse savourer ces instants magiques. Dehors, le soleil se lève, le ciel est bleu, la journée s'annonce magnifique. À l'extérieur, un homme promène ses deux chiens. Il les contrôle uniquement en utilisant leurs noms, ce sont Farou et Alma. Il vient à moi et se présente : « Henri Joussier, voisin et viticulteur. » Je propose de l'accompagner dans sa marche. Il me parle de sa vigne, de ses parcelles, du pinot noir, de l'aligoté, du crémant de Bourgogne et de tant d'autres choses, je bois littéralement ses paroles. Quand je le questionne au sujet des cuvages, il m'invite à passer voir le sien un peu plus

tard en avant-midi. Au bout des vignes, des pâturages où des charolais sont en paix. Que c'est bucolique !

Je rentre à la maison, je parle à Jacques des chaumes, du Teu blanc, du domaine de l'Évêché. Je suis comme un enfant qui voudrait tout faire et tout voir en même temps. Jacques est heureux, il a dormi huit heures d'affilée ! Nous commencerons par le cuvage.

Nous partons à pied dans le village, partout il y a de l'activité, des tracteurs avec des remorques, des vieilles Citroën, des cris joyeux, des chiens qui aboient. Dans toutes les cours des maisons, il y a des cuvages. C'est l'endroit où sont situées les grandes cuves qui reçoivent le raisin pour la fermentation, là où l'on élabore le vin avant la mise en bouteille. J'apprends que le matin, on ouvre les portes et on attend parce que le CO₂ a remplacé tout l'oxygène et que si on entre trop vite, on peut être asphyxié. Monsieur Joussier nous fait goûter. J'apprends à tenir mon verre par le pied comme eux puis à grumer le vin. Du jus de raisin au blanc pas encore fait, nous passons au rosé puis à plusieurs rouges de différentes qualités. Il est onze heures et déjà la tête me tourne. Mon vocabulaire s'enrichit de minute en minute.

En après-midi, nous partons pour le village de Russilly. Certes, il y a une route qui mène à Russilly mais nous préférons emprunter un raccourci par les chaumes. Il s'agit des anciennes terres communales. Ce sera l'affaire de quelques heures de marche. Sur le plateau, nous apercevons au loin le Mont-Blanc. Jacques me dit d'être attentif, on retrouve souvent des silex qui datent du néolithique. Nous passons tout près du Teu blanc, c'est un lieu-dit, un endroit qui prend ses origines dans la nuit des temps. Il y aurait une caverne millénaire dont les villageois parlent peu de peur de voir leur quiétude définitivement compromise par un flot de touristes et de curieux. Je voudrais y aller, creuser... Nous suivons la piste des chevriers; de l'autre côté du plateau, c'est Russilly. Un village adossé à des formations rocheuses avec une route qui vient y mourir en cul de sac. Jacques me présente Madame Gonot qui élabore le plus délicieux fromage de chèvre qu'il m'a été donné de déguster dans toute ma vie.

Son neveu nous offre un chti canon comme dans le film de Louis de Funès La Soupe aux choux. J'ai l'impression pendant un instant de vivre dans un décor de cinéma. Il est agréable le chti canon, allons pour un autre ! Nous abordons pêle-mêle la vie de Vercingétorix, la Guerre des Gaules, l'Impérialisme américain, son petit fils et le temps qu'il fera demain. La tête pleine d'images, le cœur plein de chaleur humaine nous repartons pour Saint-Denis et arrivons à temps pour croiser le boucher ambulant dans son break Renault. Nous achetons des côtelettes d'agneau, c'est son spécial de la semaine. Les voisines me regardent avec de grands yeux quand je lui en prends six. La marche, ça creuse ! Je les ferai griller sur feu de sarments de vigne avec des herbes fraîches. Mercurey et Savigny-lès-Beaune auront le privilège d'être de la fête avec du riz rouge de Camargue et des petits croutons au pesto.

Jacques m'explique que les premières années il a acheté tant de bouteilles pour le simple plaisir de les placer dans sa cave et de les collectionner, qu'aujourd'hui, elle déborde littéralement. S'il fallait les rapatrier toutes au Québec, ce serait épouvantable : la douane, les nombreuses taxes et surtout le fait que ces grands bourgognes ne sont pas toujours d'excellents voyageurs. Alors plutôt que d'assassiner de bons crus, il préfère venir faire du ménage de cave le plus régulièrement possible. J'adhère spontanément à sa vision des choses. D'autant plus que le Savigny-lès-Beaune semble avoir été conçu pour accompagner l'incomparable douceur de l'agneau braisé sur feu de bois.

En fin de soirée, après avoir redécouvert le Saint-Nectaire, un fromage unique, nous décidons d'aller prendre une marche en direction de Barizey, un village que nous découvrirons quelques jours plus tard avec son église du douzième, un lavoir encore en opération... Ce soir, nous marchons alors que les lampadaires se font rapidement plus rares. À un kilomètre du village, il fait noir, très noir. Nos yeux s'habituent lentement, la voûte étoilée semble plus rapprochée que partout ailleurs. À l'odeur, je reconnais le pâturage des charolais. Nous entrons dans un boisé quand, tout à coup, un cri nous glace le sang. Le cri se fait entendre de nouveau, c'est plutôt un hurlement. Mon reptilien me conseille de m'enfuir à toutes jambes, mon cortex frontal me fait mettre la main sur mon couteau suisse et ouvrir grandes les oreilles. Pendant que j'évalue la possibilité de grimper à un poteau de l'EDF, les hurlements redoublent d'intensité. Nous n'avons même pas de lampes de poche. Que faire ? Nous convenons de retourner à la maison et de mieux nous équiper. Vingt minutes plus tard nous revenons à vélo, muni de solides bâtons et de lampes de poche. Sur place, nous nous immobilisons. Les cris reprennent. Avons-nous bien fait de revenir ? Je serre le bâton de toutes mes forces, incapable d'imaginer l'allure de la bête à l'origine de pareilles vociférations. C'est alors que nous voyons, non pas un ni deux sangliers sauvages, mais une horde complète qui traverse tranquillement la chaussée. Nous comptons au moins trois laies et une vingtaine de marcassins suivis d'un mâle énorme. Ses crocs font paraître bien ridicules nos bâtons. Il s'arrête au beau milieu de la chaussée, nous toise du regard et laisse partir un cri en notre direction. Le sang nous glace de nouveau. Aurai-je seulement la force de pédaler s'il fonce sur nous ? Heureusement, l'appel de sa race se fait plus fort et il rentre dans les bois à la suite de son clan.

Quand le lendemain nous racontons notre aventure à monsieur Joussier, il nous envie. Il y a autant de chance de voir une famille de sangliers à Saint-Denis qu'un orignal en pleine ville au Québec. Il n'en fallait pas plus pour qu'il nous invite à passer prendre l'apéritif chez lui. Son crémant de Bourgogne aidant, nous passons quelques heures à parler de chasses et à le faire rêver de nos vastes contrées sauvages.

Henri Joussier nous raconte à son tour comment sa famille conduit le vignoble du domaine de l'Évêché d'Autun depuis plus de dix générations. Quelle fierté, quelle tradition nous percevons dans sa voix. Alors que nous nous battions encore contre les Iroquois, à Saint-Denis on construisait des chapelles en pierre, on historiait des vitraux et on élaborait de bons vins !

Les journées suivantes furent marquées du sceau viticole encore une fois. Chambolle-Musigny, Aloxe-corton, Chassagne-Montrachet, Mercurey et Chambertin dévoilèrent tour à tour leurs arômes sur notre modeste table. Mais, au terme de ce voyage, je dois dire que le vin qui m'a le plus marqué fut un simple Pinot noir de Monsieur Joussier. Un vin qui n'avait jamais effectué de trajet plus grand que de traverser la rue mitoyenne. Un vin qui nous attendait Jacques et moi depuis une bonne dizaine d'années, un vin qui évoquait, à lui seul, des millénaires d'occupation du territoire, de vie lente et calme, de fraternité, de partage et d'appréciation, en communion avec la terre.

Quand un ami vous demandera de lui rendre service, sans hésiter, répondez oui.

RAYMOND BEAUDET

ATTENTAT À LA CITÉ D'USTALE

Une silhouette passa furtivement sous la lueur des torches, puis une autre et encore une autre: c'est finalement une bonne dizaine d'ombres qui passèrent sous les yeux fatigués du vigile. Il était déjà trop tard. De l'angle mort du point d'observation, une flèche siffla et fit mouche, en plein dans la gorge de l'homme casqué. Un peu plus bas et son armure écaillée ainsi que les os de sa cage thoracique l'auraient protégé d'une perforation au profit d'un os fracturé ou d'une énorme ecchymose. Un peu plus à gauche ou à droite et un dernier cri d'agonie aurait probablement alerté les deux ou trois gardes encore alertes à cette heure. Un peu plus haut et la flèche se serait logée en plein dans la bouche du défunt soldat pour finir sa course dans ses cervicales, ça aurait probablement fait l'affaire aussi. La flèche utilisée pour cet assassinat était noircie au charbon pour ne pas étinceler à la lumière, sa pointe était effilée pour minimiser le point d'impact et éviter de faire reculer le futur cadavre, qui aurait très bien pu tomber en bas de sa tour sur le toit de la baraque et ainsi réveiller ses confrères endormis, de plus elle était probablement empoisonnée juste pour être certain de délivrer un coup mortel. Cette flèche n'avait clairement pas été choisie au hasard et elle témoignait du sérieux de l'opération qui allait suivre.

Un bruit métallique se rendit jusqu'aux oreilles du garde de la tour d'à cotée, puis ce qui semblait être des pas. Ce dernier s'approcha de la rambarde faisant face aux bruits suspects pour se rendre compte qu'il ne restait plus une seule torche d'allumée à ce poste. Il ouvrit la bouche, pour héler son collègue et lui demander si tout allait bien, mais une peur soudaine et inexplicable bloqua toute sortie d'air ainsi que tous les muscles de son corps. Figé par cette peur venue de nulle part, les idées se bousculèrent dans sa tête jusqu'à ce qu'une flèche se logea dans sa bouche grande ouverte comme dans le cercle rouge en plein centre d'une cible. Il s'écroula, mort. Toute la garde de cette section du mur de la citadelle militaire de Jakastale subit le même sort. Figés par la peur, les soldats s'écroulèrent un par un sous les flèches et les glaives effilés de la dizaine de sombres silhouettes qui se déplaçaient furtivement sur les remparts. De l'autre côté de la citadelle, on ne pouvait rien deviner de ce qu'il se passait exactement mais le nombre élevé de déplacements à un endroit à un moment où il n'y en avait que très peu, couplé avec l'absence de lumière sur l'une des tours, pouvait sembler suspecte.

...

Un bruit de déversement de liquide se fit entendre sur le toit de l'armurerie. Les deux vigiles se regardèrent amusés. « T'es tellement saoul que tu ne sais même plus de quel bord du mur pisser! », dit l'un d'eux. « Attends un peu, on va te montrer de quel côté on parle », dit l'autre en mimant de jeter leur camarade par-dessus la rambarde. Pendant tout ce temps le bruit n'avait pas cessé, mais sa source s'était déplacée. Trouvant cela quand même étrange les deux gardes firent un pas pour regarder ce qui se tramait réellement au-dessus du toit de chaume. Un visage encagoulé et masqué de tissu noir les regarda d'un air un peu maniaque à la lueur de la torche qu'il laissa tomber tranquillement sans arrêter de les fixer. La torche tomba aux pieds d'un des gardes, il la regarda, l'autre regarda plutôt le toit s'enflammer et éclairer la dizaine d'autres sombres silhouettes qui venaient de jeter des torches sur le toit et la structure imbibée d'huile.

...

La porte grinça et une ombre s'engouffra sournoisement à la manière d'un courant d'air jusqu'au pied du lit où dormait vraisemblablement un haut gradé puisqu'il avait sa chambre personnelle. Ce dernier sentit juste à temps le froid de la mort s'infiltrer sous ses couvertures et empoigna le bras qui se dirigeait vers sa gorge avec un poignard. Les deux adversaires luttèrent pendant un bref moment, laissant le temps à la victime de hurler à l'aide et aussitôt, un jeune soldat à moitié nu entra dans la chambre glaive à la main.

- Tue-le, lui commanda son supérieur alors qu'il venait de faire tomber l'arme de son assaillant.

Le jeune soldat figea. L'assassin cagoulé et tout de noir vêtu, profita du moment pour se défaire de l'emprise précaire de sa cible et sortir un dard de sa botte.

- Arkendal, réagis!!!, ordonna le supérieur qui se débattait de toutes ses forces pour ne pas se faire piquer par le dard possiblement empoisonné.

Le jeune Arkendal ne réagit pas, il regardait le combat les yeux grands ouverts. Finalement, il fit un pas, puis un autre alors que l'assassin avait finalement maîtrisé sa proie. Ce dernier regarda le jeune soldat et dit d'une voix féminine:

– Un seul pas de plus et il meurt.

Le temps s'arrêta. Pendant une courte éternité, tous les gardes qui affluèrent vers le feu qui rageait maintenant dans l'armurerie furent immobilisés dans leurs mouvements. Il arriva la même chose à ceux qui venaient de piller l'armurerie et qui s'enfuyaient sur les remparts ou aux soldats qui les poursuivaient et aux flammes elles-mêmes. Le temps s'arrêta, le temps pour le regard terrifié du commandant de s'imprimer à jamais dans l'esprit de son écuyer. Le temps pour les yeux froids et sans pitié de l'assassin de s'imprimer dans l'esprit d'Arkendal. Le temps pour les flammes des yeux de son jeune apprenti de consumer ce qui restait de chance de survie au Commandant Omeos. Le dard transperça le cœur de la victime déployant le terrible poison dans ce corps déjà froid et livide. L'assassin se retourna et assena un solide coup de pied au torse d'Arkendal le projetant au sol et ouvrant la voie à sa fuite.

De la tour sans lumière des pots d'huile étaient toujours lancés sur l'armurerie enflammée et sur les escaliers menant aux murailles, alors que les soldats courraient partout dans une scène de désorganisation et de panique des plus surréalistes pour une armée d'habitude aussi disciplinée dans les rues de la capitale et sur les champs de bataille. Pour les quelques soldats qui poussèrent leur audace jusqu'à poursuivre leurs assaillants sur les murs, l'embrasement du feu grégeois sous leurs pieds eut un effet plutôt dissuasif. Quelques flèches lancées vainement par les militaires en panique atterrirent comme de vulgaires branches un peu pathétiques sur le plancher de pierre de la tour alors que entre deux vagues de flammes, les encagoulés avaient déjà pris la fuite. Pour les cavaliers qui tentèrent une poursuite en sortant par la grande porte, quelle ne fut pas leur surprise, ou leur soulagement, en la voyant barricadée de l'autre côté. Si l'on écoutait attentivement cette nuit-là, derrière le crépitement des flammes et les ordres contradictoires d'une hiérarchie effondrée, on entendait les cœurs battent d'espoir et les rires éclater de vengeance. Si l'on regardait attentivement dans les flammes qui consumaient maintenant l'entièreté de la baraque militaire, on voyait la cité d'Ustal au complet embrasée d'une rage qui ne laisserait pas que des traces noires sur le marbre du pavé.

ALEXANDRE BEAUDET

LA PREMIÈRE FOIS QUE L'ON M'A MISE À LA PORTE

Après tout ces vas et vient, enfin une pause. Je vais pouvoir me détendre...relaxer. Me laisser flotter, hum caller, bref me la couler douce dans ce merveilleux bain thermal. Dans la douce obscurité où seulement une chaleureuse lumière orangée peine à s'y filtrer.

Dans le silence. Non.

Plutôt en sourdine et n'entendre que des voix que je reconnais bien et d'autres pas et capter ces sons comme des gouttelettes d'eau d'une pluie d'été qui tambourinent en cadence parfois secouées par des rafales qui brisent un peu le rythme.

Aaah! Ce qu'on est bien!

Aye! En haut, as-tu fini de jouer avec la tuyauterie? Pas moyen d'être tranquille deux minutes.

Attends que je sorte d'icitte! Quoi? C'est ça que tu veux? Tu trouves que ça fait assez longtemps que je trempe. Que tu ne m'as pas encore vu la face. Ça fait pas si longtemps que ça que j'aurais dû mettre le nez dehors. Des mois? Là tu me pousses au bout. Attends un peu j'arrive!

Ble! Ble! Blou! Méchante débarque! Fallait ben que j'me ramasse cul par-dessus tête pis que j'me torde le cou. Aye oye mes talons! Là j'comprends qu'en forçant, on ne peut pas sécher.

Elle est où la sortie? Ne poussez pas en arrière!

Ben oui j'la prends la porte! Mais ça ben d'air qu'à s'ouvrira pas toute seule hein. Depuis le temps elle est peut-être bien coincée. Un bon p'tit coup d'épaule, tiens-toué!

Non! J'voulais pas sortir. J'étais si bien. Et cette lumière extérieure est aveuglante pis y fait frette.

Maman! J'étais bien en dedans. Toute seule et si près de toi...en symbiose parfaite.

Mais cette lumière, cette incroyable lumière, ça doit être pour elle que tu m'as mise à la porte de ta vie et que tu as ouverte celle de la mienne.

Je t'aime maman,

Merci!

GUYLÈNE COUETTE

L'IMAGINATION!

Elle peut nous bercer
dans l'illusion.
Nous noyer
dans l'incompréhension.
Et... nous inquiéter
dans la prémonition.
Mais...
Elle fait aussi rêver
de passion.
Elle sait créer
des merveilles d'inventions.
Et exprimer
la profondeur de ses émotions.
Dans toute sa liberté,
ici, on peut l'utiliser
sans modération.
Puis la partager
Avec ou sans intention,
tel un présent
sur un plateau d'argent.

GUYLÈNE LA CHOUETTE COUETTE